

L'ARCHE *Editeur*

Wolfgang BORCHERT

Dehors devant la porte

Traduit par
Pierre DESHUSSES

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

WOLFGANG BORCHERT

**DEHORS
DEVANT LA PORTE**

Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses



ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON

Wolfgang Borchert

DEHORS DEVANT LA PORTE

Une pièce qu'aucun théâtre ne voudra jouer
et que personne ne voudra voir

traduite de l'allemand par Pierre Deshusses

Couverture : Hugues Drouot
Titre original : *Draußen vor der Tür* 1/B
Copyright © 1949 by Rowohlt Verlag GmbH (Reinbek
bei Hamburg).
Copyright © 1997 pour la langue française :
Éditions Jacqueline Chambon (Nîmes).

ISBN : 2-87711-166-0

ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON

à *Hans Quest*

Les personnages sont :

Beckmann, l'un d'eux
sa *Femme*, qui l'a oublié
l'*Amant* de sa femme
une *Jeune Femme*, dont le mari est revenu uni-
jambiste
son *Mari*, qui a rêvé d'elle pendant mille nuits
un *Colonel*, qui est très drôle
sa *Femme*, qui grelotte dans son intérieur
douillet
leur *Fille*, en train de manger
son *Mari*, un peu cassant
un *Directeur de cabaret*, qui voudrait bien être
courageux mais qui finalement préfère être
lâche
Madame Kramer, qui n'est rien d'autre que
Madame Kramer, ce qui est vraiment terrible
le *Vieil Homme*, en qui plus personne ne croit
l'*Entrepreneur des pompes funèbres*, qui a le
hoquet
un *Balayeur*, qui n'en est pas un
l'*Autre*, que tout le monde connaît
l'*Elbe*

Un homme rentre en Allemagne.

Il a été longtemps absent, cet homme. Très longtemps. Trop longtemps peut-être. Et il revient tout différent de ce qu'il était en partant. Extérieurement, il ressemble à ces silhouettes que l'on voit dans les champs, plantées là pour effrayer les oiseaux (et parfois les hommes, au crépuscule). Intérieurement — aussi. Mille jours durant, il a attendu dans le froid. Et pour rentrer, il a dû payer d'une rotule. Et après avoir attendu mille nuits dehors dans le froid, il peut enfin rentrer chez lui.

Un homme rentre en Allemagne.

Et la vie qui l'attend ressemble à un film hallucinant. Plusieurs fois pendant la projection il doit se pincer, ne sachant pas s'il rêve ou s'il est éveillé. Il s'aperçoit alors qu'il y a des gens à côté de lui, à droite et à gauche, des gens qui vivent la même chose que lui. Et il se dit que ce doit bien être la vérité. Et à la fin, lorsqu'il se retrouve dans la rue, l'estomac vide et les pieds gelés, il se rend compte que c'était en fait un film ordinaire, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. L'histoire d'un homme qui rentre en Allemagne, comme tant d'autres. Tous ces gens qui reviennent chez eux sans pourtant rentrer car ils ne savent plus où aller. Chez eux, c'est dehors, devant la porte. Leur Allemagne, elle est là dehors, dans la nuit, dans la pluie, dans la rue. Voilà leur Allemagne !

Prologue

Le vent gémit. L'eau de l'Elbe clapote contre les pontons. C'est le soir.

L'entrepreneur des pompes funèbres.

Se découpant sur le ciel du soir : la silhouette d'un individu.

L'entrepreneur des pompes funèbres (rote et dit à chaque fois) : Rulps ! Rulps ! Comme des — rulps ! Comme des mouches ! Comme des mouches, je vous dis.

Ha ha ! Il y en a un là. Sur le ponton. On dirait qu'il est en uniforme. Oui, une vieille capote de soldat. Mais pas de casquette. Ses cheveux sont coupés courts, en brosse. Il est tout près de l'eau. Presque trop près de l'eau même. C'est suspect. Ceux qui se tiennent le soir au bord de l'eau, ce sont soit des amoureux, soit des poètes. Ou bien alors il fait partie du lot de tous ceux qui n'ont plus envie. Qui ont rendu leur tablier et ne veulent plus. On dirait qu'il en fait partie, l'autre là-bas sur le ponton. Dangereux de se tenir si près de l'eau ! On dirait qu'il est seul. Ça ne peut pas être un couple d'amoureux, ils sont toujours deux. Ce n'est pas un poète non plus. Les poètes ont des cheveux longs. Et lui là-bas, sur le ponton, il a

une coupe en brosse. Bizarre, ce type-là sur le ponton, vraiment bizarre.

(On entend un glouglou profond et sombre. La silhouette a disparu) Rulps ! Voilà ! Parti. Tombé. Il était trop près de l'eau. Ça l'a attiré. Et maintenant — parti. Rulps ! Quelqu'un meurt. Et après ? Rien ! Le vent continue de souffler. L'Elbe continue de gargouiller. Le tram continue de faire son bruit de ferraille. Les prostituées sont toujours derrière leurs fenêtres, blanches et douces. M. Kramer se tourne de l'autre côté et continue de ronfler. Et pas une pendule — pas une seule qui s'arrête. Rulps. Quelqu'un est mort. Et après ? Rien ! Il n'y a que quelques ronds dans l'eau qui prouvent qu'il était là. Mais ils ne vont pas tarder à disparaître aussi. Et quand ils auront disparu, lui aussi sera oublié, disparu, sans la moindre trace, comme s'il n'avait jamais existé. Rien de plus. Ohé ! Il y a quelqu'un qui pleure là. Bizarre. Un vieil homme est là qui pleure. Bonsoir.

Le vieil homme (non pas sur un ton plaintif, mais bouleversé) : Mes enfants ! Mes enfants ! Mes enfants !

L'entrepreneur des pompes funèbres : Pourquoi pleures-tu, vieil homme ?

Le vieil homme : Parce que je ne peux rien y faire, oh ! parce que je ne peux rien y faire.

L'entrepreneur des pompes funèbres : Rulps ! S'cuse ! C'est vrai que c'est moche. Mais ce n'est pas une raison pour se répandre comme une promesse qu'on vient de quitter. Rulps ! S'cuse !

Le vieil homme : Oh, mes enfants ! Car ce sont tous mes enfants.

L'entrepreneur des pompes funèbres : Hoho ! Mais qui es-tu donc ?

Le vieil homme : Le dieu en qui plus personne ne croit.

L'entrepreneur des pompes funèbres : Et pourquoi est-ce que tu pleures ? Rulps. S'cuse !

Dieu : Parce que je ne peux rien y faire. Ils se tirent une balle dans la tête. Ils se pendent. Ils se noient. Ils se massacrent, aujourd'hui par centaines, demain par centaines de milliers. Et moi, je ne peux rien y faire.

L'entrepreneur des pompes funèbres : C'est sinistre, sinistre, vieil homme. Vraiment sinistre. Mais personne ne croit plus en toi, c'est comme ça.

Dieu : Vraiment sinistre. Je suis le dieu en qui plus personne ne croit. Vraiment sinistre. Et je ne peux rien y faire, mes enfants, je ne peux rien y faire. Sinistre. Sinistre.

L'entrepreneur des pompes funèbres : Rulps. S'cuse ! Comme des mouches ! Rulps ! Nom de dieu !

Dieu : Pourquoi vous rotez tout le temps ? C'est dégoûtant ! Infernal !

L'entrepreneur des pompes funèbres : Oui, ma foi. Abominable ! Vraiment abominable ! Maladie professionnelle. Je suis entrepreneur des pompes funèbres.

Dieu : La mort ! ? — Tu as la part belle ! Tu es le nouveau dieu. C'est en toi qu'ils croient. Toi, ils t'aiment. Ils te craignent. Tu es inébranlable. Personne ne peut te renier, toi ! On ne peut blasphémer en ton nom. Oui, tu as la part belle. Tu es le nouveau dieu. Personne ne peut t'échapper. Tu es le nouveau dieu, la Mort. Mais tu es devenu gras. Je me souviens t'avoir vu bien différent. Plus maigre, efflanqué, osseux, et te voilà bien rond, bien gras et de bonne humeur. Autrefois la mort avait toujours l'air d'avoir faim.

La Mort : Ma foi oui, j'ai pris un peu de graisse au cours du siècle. Les affaires ont bien marché. Les guerres se succèdent comme si elles dansaient la farandole. Comme des mouches ! Comme des mouches ! Agrippés à la paroi de ce siècle — les morts ! Comme des mouches sur le rebord de la fenêtre du temps, raides et desséchés.

Dieu : Mais pourquoi cette manie de toujours roter ? C'est abject !

La Mort : Trop mangé ! Vraiment trop mangé. C'est tout. De nos jours, roter ça fait partie de la vie. Rulps ! S'cuse !

Dieu : Mes enfants ! Mes enfants ! Et je ne peux rien y changer ! Mes enfants, mes enfants !
(*Il s'en va.*)

La Mort : Et bien, bonne nuit, mon vieux ! Va dormir. Et fais attention de ne pas tomber dans l'eau, toi aussi. Il y en a un qui vient juste de faire la culbute. Fais bien attention, vieux ! Il fait sombre, vraiment très sombre. Rulps ! Rentre chez toi, vieux ! Tu n'y changeras rien. Ne va pas pleurer sur celui qui vient de faire le grand saut ! L'autre là, avec sa capote de soldat et sa coupe en brosse. Tu te mines à force de pleurer ! Ceux qui se tiennent au bord de l'eau aujourd'hui, ce ne sont plus ni des amoureux ni des poètes. L'autre là, il faisait simplement partie de tous ceux qui ne veulent plus ou n'ont plus envie. Ils sont à bout, alors le soir ils plongent doucement dans l'eau. Bloups. Terminé. Laisse-le, ne pleure pas vieux ! Tu te mines à force de pleurer. Il était de ceux qui n'en peuvent plus, un dans cette immense cohorte infernale... un... simplement...

Le Rêve

Dans l'Elbe. Battement monotone des petites vagues.

L'Elbe. Beckmann.

Beckmann : Ou suis-je ? Mon dieu, mais où est-ce que je suis ?

L'Elbe : Chez moi.

Beckmann : Chez toi ? Mais — qui es-tu ?

L'Elbe : Qui puis-je bien être, blanc-bec, si tu sautes dans l'eau depuis les quais de St Pauli ?

Beckmann : L'Elbe ?

L'Elbe : Oui, elle-même. L'Elbe.

Beckmann (étonné) : Tu es l'Elbe !

L'Elbe : Ahah, voilà que tu ouvres grand tes yeux de gamin ! Tu pensais sans doute que j'étais une de ces jeunes filles romantiques au teint blafard ? Du genre Ophélie avec des nénuphars dans ses cheveux défaits ? Et tu t'es dit que tu pourrais passer l'éternité dans mes bras

parfumés à la blancheur de lys. Non, mon fils, erreur ! Je ne suis ni romantique, ni parfumée. Un vrai fleuve, ça pue. Parfaitement. Ça sent l'huile et le poisson. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Beckmann : Dormir. Je ne tiens plus là-haut. Je ne veux plus marcher. Je veux dormir. Être mort. Mort pour le reste de ma vie. Et dormir. Dormir enfin tranquille. Dormir dix mille nuits.

L'Elbe : Tu veux te débiter, blanc-bec ? C'est ça ? Tu crois que tu ne peux plus rien supporter, là-haut ? C'est ça ? Tu t'imagines que tu en as assez vu comme ça, mon petit bonhomme. Quel âge as-tu, gribouille de la débine ?

Beckmann : Vingt-cinq ans. Et maintenant je veux dormir.

L'Elbe : Regardez-moi ça ! Vingt-cinq ans et ça veut roupiller le reste de sa vie. Vingt-cinq ans et sauter dans l'eau en pleine nuit parce que ça n'en peut plus. Et de quoi tu n'en peux plus, jeune vieillard ?

Beckmann : De tout, je n'en peux plus là-haut, de tout. Je n'en peux plus de crever de faim. Je n'en peux plus de boiter — plus de me tenir debout devant mon lit — plus de sortir de nouveau en boitant parce que mon lit est occupé. Ma patte folle, mon lit, mon pain — tout ça je n'en peux plus, tu comprends ?

L'Elbe : Non, suicidé à la manque ! Non, tu entends ! Sous prétexte que ta femme ne veut plus faire joujou avec toi parce que tu boites et que ton ventre gargouille, alors tu t'imagines que tu vas pouvoir te glisser sous mes jupes ? Comme ça, hop, simplement en sautant dans l'eau. Si tous ceux qui ont faim allaient se noyer, notre bonne vieille terre serait aussi dégarnie que le crâne d'un déménageur, lisse et nu. Non, mon gars, ça ne marche pas comme ça. Ce n'est pas avec ce genre d'excuses que tu vas me convaincre. Pas moi. On devrait te mettre un peu au pli, mon petit gars ! Même si tu as été soldat pendant six ans. Tu n'as pas été le seul. Et ils sont tous à traîner la patte quelque part maintenant. Tu n'as qu'à te chercher un autre lit si le tien est occupé. Je ne veux pas de ta misérable petite vie. Tu ne fais pas le poids mon garçon. Écoute ce conseil d'une vieille femme : commence par vivre ! Si on te marche dessus, fais la même chose ! Quand tu en auras plein les basques, jusqu'au menton, quand tu seras tout raide d'avoir été piétiné et que ton cœur avancera à quatre pattes, on pourra en reparler. Mais en attendant, arrête tes âneries, c'est clair ? Maintenant tu dégages, mon mignon ! Ta pauvre petite vie ne fait vraiment pas le poids ! Tu peux la garder, je n'en veux pas, ce n'est que le début. Ferme-là, mon petit gars ! Je vais te dire quelque chose, tout doucement, à l'oreille, approche un peu : ton envie de suicide, je l'emmerde ! Tu es tendre comme

un nourrisson. Fais bien attention à ce que je vais faire maintenant. *(Fort.)* Ohé, les gars ! Balancez-moi ce jeunot sur la rive près de Blankenese ! Il veut encore tenter sa chance, il me l'a promis. Mais allez-y doucement, il a une patte abîmée, le pauvre chou !

Scène I

Le soir. Blankenese. On entend le bruit du vent et de l'eau.

Beckmann. L'Autre.

Beckmann : Qui est là ? Au milieu de la nuit. Là, au bord de l'eau. Ohé ! Qui est là ?

L'Autre : Moi.

Beckmann : Merci. Et qui c'est ça : moi ?

L'Autre : Je suis l'Autre.

Beckmann : L'Autre ? Quel Autre ?

L'Autre : Celui d'hier. Celui d'autrefois. L'Autre de toujours. Celui qui dit oui. Celui qui répond.

Beckmann : Celui d'hier. De toujours ? Tu es l'Autre de l'école ? De la patinoire ? De l'immeuble ?

L'Autre : Celui de la tempête de neige près de Smolensk. Et aussi du bunker de Gorodok.

Beckmann : Et aussi — celui de Stalingrad ?

L'Autre ? C'est toi aussi ?

L'Autre : Aussi ! Et aussi celui de ce soir. Et aussi l'Autre de demain.

Beckmann : Demain. Il n'y a pas de demain. Demain se passera de toi. Fous le camp ! Tu n'as pas de visage.

L'Autre : Tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça. Je suis l'Autre qui est toujours là. Demain. L'après-midi. Dans le lit. La nuit.

Beckmann : Fous le camp ! Je n'ai pas de lit. Ici, je suis dans la boue.

L'Autre : Je suis aussi celui de la boue. Je suis toujours partout. Tu ne te débarrasseras pas de moi.

Beckmann : Tu n'as pas de visage. Va-t'en !

L'Autre : Tu ne te débarrasseras pas de moi. J'ai mille visages. Je suis la voix que chacun reconnaît. Je suis l'Autre, celui qui est toujours là. L'autre homme, celui qui répond. Celui qui rit quand tu pleures. Celui qui pousse de l'avant quand tu es fatigué, celui qui pousse en secret, celui qui dérange toujours. Je suis l'optimiste qui voit le bien chez les méchants et les lumières quand l'obscurité est bien noire. Je suis celui qui croit, qui rit, qui aime ! Je suis celui qui continue à avancer même quand il faut boiter.

Celui qui dit oui quand tu dis non, je suis celui qui dit toujours oui. Celui qui —

Beckmann : Tu peux dire oui autant que tu veux. Va-t'en ! Je ne veux pas de toi. Moi je dis non. Non et non. Va-t'en ! Moi je dis non, tu entends ?

L'Autre : J'entends. C'est pour ça que je reste. Qui es-tu, toi qui dis toujours non ?

Beckmann : Je m'appelle Beckmann.

L'Autre : Et tu n'as pas de prénom, homme qui dit non ?

Beckmann : Non. Depuis hier. Depuis hier je ne m'appelle plus que Beckmann. Simplement Beckmann. Comme la table s'appelle table.

L'Autre : Qui est-ce qui t'appelle table ?

Beckmann : Ma femme. Non, celle qui était ma femme. J'ai été absent pendant trois ans. En Russie j'étais. Et hier je suis revenu chez moi. Ce fut mon malheur. Trois ans, c'est beaucoup, tu sais. Beckmann — elle a dit ma femme. Simplement Beckmann. Au bout de trois ans d'absence. Beckmann, elle a dit, comme on dit table pour une table. Beckmann le meuble. Enlève ce meuble, ce Beckmann ! Tu vois, c'est pour ça que je n'ai plus de prénom, tu comprends ?

L'Autre : Et qu'est-ce que tu fais là étendu sur le sable ? En plein milieu de la nuit ? Au bord de l'eau ?

Beckmann : Je n'arrive pas à me relever. J'ai ramené une jambe raide. En guise de souvenir. Ce genre de souvenir, ça a du bon, tu sais, sinon on oublie vite la guerre. Mais je ne voulais pas. C'était trop beau, vraiment trop beau. Oh mes enfants, comme c'était beau !

L'Autre : Et c'est pour ça que tu es étendu ce soir au bord de l'eau ?

Beckmann : Je suis tombé.

L'Autre : Ah, tu es tombé. Dans l'eau ?

Beckmann : Non, mais non ! Écoute, je voulais me laisser tomber. Exprès. Je n'en pouvais plus. Toujours boiter et traîner la jambe. Et puis toute cette histoire avec ma femme, enfin celle qui était ma femme. Qui me dit simplement Beckmann, comme on dit table pour une table. Et l'autre qui était avec elle, avec cette espèce de sourire. Et puis ce champ de ruines. Cet amas de décombres, ici, chez soi. Ici, à Hambourg. Et quelque part là en dessous il y a mon gamin. Un peu de boue, de mortier et de boue. De la boue humaine, du sable d'os. Il avait juste un an et je ne l'ai jamais vu. Mais maintenant je le vois chaque nuit. Sous des

tonnes de pierres. Des décombres, rien qu'un peu de décombres en plus. Je me suis dit que je ne pourrais pas m'y faire. Alors je me suis laissé tomber. Je me suis dit que ce serait facile : depuis le ponton. Plumps ! Fini. Terminé.

L'Autre : Plumps ! Fini ! Terminé ! Tu as rêvé. Tu es sur le sable.

Beckmann : Rêvé ? Oui. Tellement j'avais faim. J'ai rêvé qu'elle m'avait recraché, l'Elbe, cette vieille... Elle n'a pas voulu de moi. Elle a dit qu'il fallait que j'essaye encore une fois. Que je n'avais pas le droit. Elle a dit que je ne faisais pas le poids. Elle a dit : ton petit bout de vie, je l'emmerde. C'est ce qu'elle m'a dit à l'oreille : ton suicide je l'emmerde. Je l'emmerde, elle a dit, cette foutue... et elle gueulait comme une poissonnière. La vie est belle, elle a dit, et maintenant je me retrouve ici sur la berge de Blankenese dans mes frusques mouillées. Et j'ai froid. J'ai toujours froid. J'ai eu suffisamment froid en Russie. J'en ai assez de geler tout le temps. Et l'Elbe, cette satanée vieille... — oui j'ai dû rêver tellement j'avais faim. Qu'est-ce que c'est ?

L'Autre : Il y a quelqu'un qui vient. Une jeune femme ou quelque chose comme ça. Là. Elle est là.

La Jeune Femme : Il y a quelqu'un ? Il y a pourtant quelqu'un qui a parlé. Ohé, il y a quelqu'un ici ?

Beckmann : Oui, il y a quelqu'un ici. Au bord de l'eau, couché.

La Jeune Femme : Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi vous ne vous relevez pas ?

Beckmann : Vous voyez, je suis allongé. Moitié sur la berge, moitié dans l'eau.

La Jeune Femme : Mais pourquoi ? Relevez-vous ! J'ai pensé au début qu'il y avait un mort là, quand j'ai vu ce tas sombre au bord de l'eau.

Beckmann : Oui, un tas bien sombre, ça je peux vous le dire.

La Jeune Femme : Vous avez une drôle de façon de parler, je trouve. C'est qu'il y a souvent des corps qu'on retrouve le soir sur la berge. Parfois ils sont tout gonflés et gluants. Et blancs comme des fantômes. C'est pour ça que j'ai eu peur. Dieu soit loué, vous êtes en vie. Mais vous devez être complètement trempé.

Beckmann : Je le suis. Froid et trempé, comme un vrai cadavre.

La Jeune Femme : Alors relevez-vous à la fin ! Ou bien vous êtes blessé ?

Beckmann : Aussi. Ils m'ont escamoté une rotule. En Russie. Et maintenant je suis obligé

de traîner la patte. Et je me dis toujours que ça tire en arrière plutôt qu'en avant. Quant à se mettre debout... impossible !

La Jeune Femme : Allez, venez ! Je vais vous aider. Sinon, vous allez finir par vous transformer en poisson.

Beckmann : Si vous pensez que ça ne va plus tirer en arrière, on peut toujours essayer. Voilà. Merci.

La Jeune Femme : Vous voyez, ça va même dans ce sens. Mais vous êtes trempé et gelé. Si je n'étais pas passée par là, vous seriez vite devenu poisson. D'ailleurs vous êtes presque muet. Est-ce que je peux me permettre de vous dire quelque chose ? J'habite juste à côté. J'ai des vêtements secs à la maison. Vous venez ? Oui ? Ou bien vous êtes trop fier pour vous laisser mettre en cale sèche ? Moitié de poisson ! Poisson mouillé, poisson muet, va !

Beckmann : Vous voulez que je vienne avec vous ?

La Jeune Femme : Oui, si vous voulez. Mais simplement parce que vous êtes trempé. J'espère que vous êtes très laid et pas rouspéteur, que je n'aurai pas à regretter de vous prendre avec moi. Je vous emmène simplement parce que vous êtes trempé et que vous avez froid, c'est bien compris ! Et parce que —

Beckmann : Parce que ? Parce que quoi ? Non, simplement parce que je suis trempé et que j'ai froid. Il n'y a pas d'autre « parce que » qui tienne.

La Jeune Femme : Si ! Il y en a un. Parce que votre voix est si triste et désespérée. Si grise, si inconsolable. Ah, tout ça c'est des bêtises ! Venez, pauvre vieux poisson tout trempé.

Beckmann : Eh, pas si vite ! Vous partez sans moi. Ma jambe ne suit pas. Doucement.

La Jeune Femme : Ah oui, c'est vrai. Bon, doucement. Comme deux vieux poissons trempés, deux vieux poissons sans âge.

L'Autre : Partis ! Ils sont comme ça les bipèdes. Ce sont des créatures bien étranges sur cette terre. D'abord ils se laissent tomber dans l'eau, ils ne pensent qu'à mourir. Et puis voilà qu'un autre bipède passe dans les parages, du genre bipède avec une jupe, une poitrine et de grandes boucles. Et voilà que soudain la vie redevient merveilleuse et douce. Et il n'y a plus personne pour mourir. Ils voudraient ne jamais être morts. Tout ça à cause de quelques boucles, d'un peu de peau blanche et d'un parfum de femme. Alors ils se redressent tout droit sur leur lit de mort, aussi fringants que dix-mille cerfs en février. Même ceux qui sont à moitié noyés reprennent vie à ce moment, ceux qui ne

pouvaient plus s'y faire sur cette foutue terre de misère. Les noyés se mettent à remuer — tout ça à cause de deux yeux qui vous regardent, d'un peu de douce pitié et de chaleur, de petites mains et d'un cou délié. Même les noyés, ces drôles de bipèdes terrestres —

Scène II

*Une chambre. Le soir. Une porte grince et claque.
Beckmann. La jeune femme.*

La Jeune Femme : Bon, voyons voir près de la lampe à quoi ressemble ce poisson que j'ai pêché. Oh là là — *(elle rit)* mon dieu, mais dites-moi, qu'est-ce que c'est que ça ?

Beckmann : Ça ? Ce sont mes lunettes. Oui, vous riez ! Ce sont mes lunettes. Hélas !

La Jeune Femme : Vous appelez ça des lunettes ? Je crois plutôt que vous voulez vous rendre intéressant avec ce truc bizarre.

Beckmann : Oui, mes lunettes. Vous avez raison : elles sont peut-être un peu bizarres. Avec leur monture en métal gris. Et ces lacets gris que l'on doit se passer derrière les oreilles. Et ce montant gris en travers du nez ! Ça vous donne une tête d'uniforme, une tête grise. Un tête de robot en fer blanc. Une tête de masque à gaz. Ce sont d'ailleurs des lunettes de masque à gaz.

La Jeune Femme : Des lunettes de masque à gaz ?

Beckmann : Des lunettes de masque à gaz. C'était pour les soldats qui portaient des lunettes. Pour qu'ils puissent y voir sous le masque à gaz.

La Jeune Femme : Mais pourquoi vous les avez gardées ? Vous n'en avez pas d'autres, des vraies ?

Beckmann : Non. J'en ai eues, oui. Mais elles se sont cassées à force de tirer. C'est vrai, elles ne sont pas belles. Mais je suis content d'avoir au moins celles-ci. Elles sont particulièrement moches, je sais. Et parfois je ne sais plus bien quoi penser quand les gens se moquent de moi. Mais au fond, ça m'est égal. Je ne peux pas vivre sans. Sans lunettes je suis complètement perdu. Totalement désemparé.

La Jeune Femme : Ah oui ? Désemparé sans elles ? (*Sur un ton joyeux, sans dureté.*) Alors donnez-moi vite cette horrible chose. Là — qu'est-ce que vous en dites ? Non, vous les retrouverez quand vous partirez. Et puis ça me rassure de savoir que vous êtes totalement désemparé. Ça me rassure beaucoup. Et puis sans lunettes, vous avez une toute autre tête. Je crois que votre expression inconsolable, ça vient de ce que vous voyez toujours tout à travers ces lunettes de masque à gaz.

Beckmann : Maintenant je vois tout flou. Rendez-les moi ! Je ne vois plus rien. Même vous, je vous vois très loin. Très floue.

La Jeune Femme : Magnifique ! C'est justement ce que je veux. Et c'est mieux aussi pour vous. Avec vos lunettes, vous aviez l'air d'un fantôme.

Beckmann : Peut-être que je suis un fantôme. Un fantôme d'hier que plus personne ne veut voir aujourd'hui. Un fantôme de la guerre, provisoirement rafistolé pour la paix.

La Jeune Femme (chaleureuse) : Un fantôme bien morose. Je crois que vous portez aussi des lunettes de masque à gaz à l'intérieur. Poisson rafistolé. Laissez-moi vos lunettes. C'est très bien comme ça, si pendant un soir vous voyez tout flou. Est-ce que ce pantalon vous va ? Ma foi, c'est juste votre taille. Là, prenez cette veste !

Beckmann : Oh là là ! Vous commencez par me tirer de l'eau et ensuite vous vous dépêchez de me noyer à nouveau. C'est pour un athlète cette veste. Vous l'avez volée à un géant !

La Jeune Femme : Le géant est mon mari. Était mon mari.

Beckmann : Votre mari ?

La Jeune Femme : Oui. Vous pensiez que je traficotais avec des vêtements d'homme ?

Beckmann : Où est-il ? Votre mari ?

La Jeune Femme (amère, à voix basse) : Mort de faim, de froid, abattu — que sais-je ? Il est porté manquant depuis Stalingrad. Ça fait trois ans.

Beckmann (raide) : À Stalingrad ? À Stalingrad, oui. Oui, à Stalingrad, beaucoup y sont restés. Mais certains sont rentrés aussi. Et ils enfilent les vêtements de ceux qui ne sont pas revenus. Cet homme qui était votre mari, ce géant à qui appartiennent ces choses-là, il y est resté. Et moi j'arrive et je mets ses affaires. C'est beau n'est-ce pas ? N'est-ce pas que c'est beau ? Et sa veste est tellement grande que je me noie presque dedans. (*Vivement.*) Il faut que je l'enlève. Si ! Il faut que je remette mes vêtements mouillés. J'étouffe dans cette veste. Elle m'étrangle cette veste. Je suis ridicule dans cette veste. Effroyablement ridicule, ~~comme~~ ~~quelqu'un qui vient de faire~~ la guerre. Je ne veux plus porter cette veste.

La Jeune Femme (chaleureuse, désespérée) : Reste tranquille, poisson ! Garde-là s'il te plaît. Tu me plais comme ça, poisson. Malgré ta drôle de coupe de cheveux. Tu as ramené ça de Russie, pas vrai ? En plus des lunettes et de ta jambe, tu as ramené cette coupe en brosse. Tu vois, c'est ce que je me suis dit. Ne va pas t'imaginer que je me moque de toi, poisson ! Non poisson,

je ne me moque pas de toi. Tu a l'air si merveilleusement triste, mon pauvre fantôme tout gris : dans cette veste trop large, avec tes cheveux et ta jambe raide. Laisse, poisson, laisse ! Je ne trouve pas ça drôle. Non, poisson, tu as un air merveilleusement triste. Je pourrais me mettre à pleurer quand tu me regardes comme ça avec tes yeux inconsolables. Tu ne dis rien. Dis quelque chose poisson, s'il te plaît ! N'importe quoi. Même si ça n'a pas de sens, mais dis quelque chose ! Dis quelque chose, poisson ! Le monde est si effroyablement silencieux. Dis quelque chose, comme ça on ne sera pas tout seul. S'il te plaît, ouvre ta bouche, homme-poisson ! Ne reste pas planté là toute la soirée ! Viens, assieds-toi ! Ici, à côté de moi. Pas si loin, poisson ! Tu peux te rapprocher, de toute façon tu me vois floue. Viens donc, si tu veux tu peux fermer les yeux. Viens et dis quelque chose pour qu'il y ait quelque chose. Tu ne sens pas comme tout est effroyablement silencieux ?

Beckmann (troublé) : J'aime bien te regarder. Toi, oui. Mais à chaque pas, j'ai peur que ça parte en arrière. Oui, j'ai peur.

La Jeune Femme : Ah, toi ! En avant, en arrière. En haut, en bas. Demain on sera peut-être au fond de l'eau, tout blancs et tout gonflés. Muets et froids. Mais ce soir on est encore chaud. Ce soir oui, encore. Poisson, dis quelque chose, poisson ! Ce soir tu ne vas pas me filer entre

H vulgaires
produit de

les doigts. Reste tranquille ! Je ne te crois pas. La porte ! OÙ, j'aime mieux fermer la porte.

Beckmann : Laisse donc ! Je ne suis pas un poisson et tu n'as pas besoin de fermer la porte. Non, dieu sait si je ne suis pas un poisson !

La Jeune Femme (avec ferveur) : Poisson ! Poisson ! Fantôme gris et trempé, fantôme rafistolé !

Beckmann (absent) : Ça m'opprime. J'étouffe. Ça m'étrangle. C'est parce que je vois mal. Tout est dans le brouillard. Mais ça m'étrangle.

La Jeune Femme (craintive) : Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as donc ?

Beckmann (de plus en plus angoissé) : Je deviens tout doucement fou, tout doucement. Donne-moi mes lunettes, vite ! Tout ça, c'est parce que j'ai toujours ce brouillard devant les yeux. Là ! J'ai l'impression qu'il y a un homme derrière ~~mon~~ dos ! Depuis le début. Un homme grand. Une sorte d'athlète. Un géant, tu sais. Mais c'est simplement parce que je n'ai pas mes lunettes, car ce géant n'a qu'une jambe. Il se rapproche, toujours plus près, le géant avec une jambe et deux béquilles. Tu entends — tec toc. Tec toc. C'est le bruit des béquilles. Maintenant il est derrière moi. Tu sens son souffle sur ta nuque ? Donne-moi mes lunettes, je ne veux plus le voir ! Là, maintenant il est juste derrière toi.

H ton

La Jeune Femme (se met à crier et s'en va en courant. Une porte grince et claque. Puis on entend distinctement le « tec toc » des béquilles).

Beckmann (dans un souffle) : Le géant !

L'Unijambiste (sur un ton monotone) : Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Avec mes affaires ? À ma place ? Avec ma femme ?

Beckmann (comme paralysé) : Tes affaires ? Ta place ? Ta femme ?

L'Unijambiste (toujours sur un ton monotone et apathique) : Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

Beckmann (hésitant, d'une voix faible) : C'est aussi ce que j'ai demandé hier soir à l'homme qui était avec ma femme. Dans ma chemise. Dans mon lit. Qu'est-ce que tu fais ici ? j'ai demandé. Alors il a haussé les épaules et il a simplement dit : Oui, qu'est-ce que je fais ici ? C'est ce qu'il a répondu. Alors j'ai refermé la porte de la chambre, non, j'ai d'abord éteint la lumière. Et je me suis retrouvé dehors.

L'Unijambiste : Montre voir un peu ton visage sous la lampe ! Tout près. *(D'une voix étouffée.)*
Beckmann !

Beckmann : Oui, c'est moi, Beckmann. Je pensais que tu ne me reconnaîtrais pas.

L'Unijambiste (à voix basse mais pleine de reproches) : Beckmann... Beckmann... Beckmann !!!

Beckmann (à la torture) : Arrête ! Ne dis pas mon nom ! Je ne veux plus porter ce nom ! Arrête !

L'Unijambiste (comme une litanie) : Beckmann. Beckmann.

Beckmann (criant) : Ce n'est pas moi. Je ne veux plus l'être. Je ne veux plus être Beckmann !

(Il sort en courant. Une porte grince et claque. Puis on entend le vent et un homme qui court à travers les rues désertes.)

L'Autre : Arrête, Beckmann !

Beckmann : Qui est là ?

L'Autre : C'est moi. L'Autre.

Beckmann : Tu es encore là ?

L'Autre : Toujours, Beckmann ! Toujours, Beckmann !

Beckmann : Qu'est-ce que tu veux ? Laisse-moi passer !

L'Autre : Non, Beckmann. Ce chemin conduit à l'Elbe. Viens, la rue est ici, en haut.

Beckmann : Laisse-moi passer ! Je veux aller jusqu'à l'Elbe.

L'Autre : Non Beckmann ! Viens ! Tu vas continuer dans cette rue.

Beckmann : Continuer dans cette rue ! Est-ce que je dois vivre ? Continuer à avancer ? Manger, dormir ? Tout ça ?

L'Autre : Viens Beckmann !

Beckmann (plus apathique qu'énervé) : Ne dis pas ce nom ! Je ne veux plus être Beckmann. Je n'ai plus de nom. Est-ce que je dois continuer à vivre quand il y a quelqu'un là, un homme, avec une seule jambe, et qui n'a plus qu'une jambe à cause de moi ? Qui n'a plus qu'une jambe parce qu'un sous-officier du nom de Beckmann lui a dit un jour : caporal-chef Bauer, vous tenez votre poste coûte que coûte ! Il doit continuer à vivre à côté de cet unijambiste qui répète toujours Beckmann ? Sans arrêt Beckmann ! Sans se lasser ! Et il dit ça comme s'il disait tombe. Comme s'il disait meurtre, ou chien. Il dit mon nom comme il dirait apocalypse ! D'une voix sourde, une menace, sans espoir. Et tu dis qu'il faut que je continue à vivre ? Je suis dehors, une fois de plus je suis dehors. Hier soir j'étais dehors. Aujourd'hui je suis dehors. Je suis tou-

jours dehors. Et les portes sont fermées. Et pourtant je suis un être humain avec des jambes, des jambes lourdes et fatiguées. Avec un ventre qui crie la faim. Avec un sang qui gèle ici dans la nuit. Et l'unijambiste qui n'en finit pas de dire mon nom. Et la nuit je ne peux même pas dormir. Où est-ce que je dois aller, hein ? Laisse-moi passer !

L'Autre : Viens Beckmann ! Nous allons continuer dans cette rue. Nous allons rendre visite à un homme. Tu vas la lui redonner, à lui.

Beckmann : Quoi ?

L'Autre : La responsabilité.

Beckmann : Nous allons rendre visite à un homme ? Oui, allons-y ! Et je vais lui redonner la responsabilité. Oui, c'est ce que nous allons faire. Je veux dormir une nuit sans unijambiste. Je vais lui redonner.

Oui, je vais lui rapporter la responsabilité. Je vais lui rendre les morts. À lui ! Oui viens, nous allons rendre visite à un homme qui habite dans une maison douillette. Dans cette ville, dans chaque ville. Nous allons rendre visite à un homme, nous allons lui faire un cadeau — à ce cher brave homme qui pendant toute sa vie n'a fait que son devoir ! Mais c'était un devoir cruel ! Un devoir terrible ! Un satané — tané — tané devoir ! Viens ! Viens !

Scène III

*Une pièce. Le soir. Une porte grince et claque.
Le colonel et sa famille. Beckmann.*

Beckmann : Bon appétit, mon Colonel.

Le Colonel (la bouche pleine) : Pardon ?

Beckmann : Bon appétit, mon Colonel.

Le Colonel : Vous me dérangez en plein repas !
Votre affaire est donc si importante ?

Beckmann : Non, je voulais simplement savoir si ce soir je me noie ou si je reste en vie. Et si je reste en vie, je ne sais pas encore comment. Et puis je voudrais peut-être aussi manger quelque chose pendant la journée. Et la nuit, la nuit je voudrais dormir. Rien de plus.

Le Colonel : Allons, allons, allons ! Ne faites donc pas des discours si peu virils. Vous avez été soldat ? !

Beckmann : Non mon Colonel.

Le Gendre : Comment non ? Vous avez pourtant porté l'uniforme !

Beckmann (d'une voix monocorde) : Oui. Six ans ! Mais je me suis toujours dit que si je portais l'uniforme d'un facteur pendant dix ans, je ne serais pas facteur pour autant.

La Fille : Papa, demande-lui ce qu'il veut à la fin. Il n'arrête pas de fixer mon assiette.

Beckmann (sur un ton aimable) : Vos fenêtres ont quelque chose de si chaleureux vues de l'extérieur. Je voulais me rendre compte encore une fois comment c'est de regarder par des fenêtres comme ça. Mais de l'intérieur, de l'intérieur. Savez-vous comment c'est d'être dehors dans la nuit et de voir des fenêtres pleines de cette chaude clarté.

La Mère (non pas haineuse mais plutôt pleine d'effroi) : Père, dis-lui d'ôter ses lunettes. J'ai la chair de poule quand je le regarde.

Le Colonel : C'est ce qu'on appelle des lunettes de masque à gaz, ma chère. Ça a été introduit dans la Wehrmacht en 1934 pour les soldats qui ont des problèmes de vue, et on porte ça sous le masque un gaz. Pourquoi vous ne jetez pas ce truc-là ? La guerre est finie.

Beckmann : Oui, oui, elle est finie. Tout le monde le dit. Mais j'ai encore besoin de lunettes. Je suis myope, et sans lunettes je vois tout flou. Alors que comme ça je vois bien. D'ici, je vois exactement ce qu'il y a sur votre table.

Le Colonel (l'interrompt) : Dites-moi ! C'est quoi cette coupe de cheveux bizarre ? Vous avez fait un séjour en prison ? Chapardé quelque chose, hein ? Allez, parlez ! Vous êtes entré quelque part et vous avez barboté quelque chose ?

Beckmann : Oui mon Colonel. Je suis entré quelque part. Dans Stalingrad, mon Colonel. Mais l'expédition a tourné court et ils nous ont pris. On en a pris pour trois ans, tous les cent mille hommes. Et notre capitaine portait des vêtements civils et mangeait du caviar. Trois ans de caviar. Et les autres étaient allongés dans la neige avec du sable de la steppe plein la bouche. Dans nos cuillers, rien qu'un peu d'eau chaude. Mais le chef, il lui fallait du caviar. Pendant trois ans. Et ils nous ont rasé le crâne. Jusqu'au cou — ou jusqu'aux cheveux, ils n'étaient pas regardants. Les amputés de la tête étaient encore les plus heureux. Ils n'avaient pas besoin de manger du caviar à la louche pendant trois ans.

Le Gendre (s'emporte) : Comment trouves-tu ça, beau-papa ? Hein ? Comment trouves-tu ça ?

Le Colonel : Mon cher et jeune ami, vous déformez un peu trop toute cette histoire. Nous sommes Allemands. Restons-en plutôt à notre bonne vérité allemande. C'est celui qui détient la vérité qui avance le mieux, a dit Clausewitz.

Beckmann : Oui mon Colonel. C'est beau mon Colonel. Je suis solidaire de la vérité. On mange bien à sa faim, mon Colonel, vraiment bien à sa faim, mon Colonel. On se met une chemise propre et un costume avec des boutons, sans trous. Et puis on allume le poêle, mon Colonel, car on a un poêle, mon Colonel, et on y met la bouilloire pour se faire un petit grog. Et puis on tire les rideaux et on se laisse tomber dans son fauteuil, car on a un fauteuil. On sent le parfum délicat de sa femme, pas l'odeur du sang, n'est-ce pas mon Colonel, pas l'odeur du sang, et on se réjouit à l'idée de dormir dans un lit propre, car on en a un, un grand mon Colonel, qui attend déjà dans la chambre à coucher, moelleux et blanc et chaud. Et alors on brandit bien haut la vérité, mon Colonel, notre bonne vérité allemande.

La Fille : Il est fou !

Le Gendre : Oh non, saoul !

La Mère : Père, arrête-le ! Cet homme me donne froid dans le dos.

Le Colonel (sans dureté) : J'ai bien l'impression que vous êtes de ceux à qui la guerre a dérangé un peu l'esprit et les idées. Pourquoi n'êtes-vous pas devenu officier ? Vous auriez fait d'autres expériences. Vous auriez eu une femme honnête et une maison bien propre. Vous seriez devenu un autre homme. Pourquoi n'êtes-vous pas devenu officier ?

Beckmann : Ma voix n'était pas assez forte, mon Colonel, pas assez forte.

Le Colonel : Vous voyez, vous n'êtes pas assez fort. Soyez franc ! Un de ceux qui sont un peu fatigués, un peu tendres, n'est-ce pas ?

Beckmann : Tout à fait mon Colonel. C'est ça. Pas assez fort. Un peu tendre. Et fatigué, mon Colonel, fatigué, fatigué, fatigué ! C'est que je ne peux pas dormir, mon Colonel, la nuit, mon Colonel. C'est pour ça que je viens ici, que je viens chez vous, mon Colonel, car je sais que vous pouvez m'aider. Je voudrais pouvoir dormir à nouveau ! Je ne veux rien de plus. Simplement dormir. Dormir à poings fermés.

La Mère : Père, reste près de nous. J'ai peur. Cet homme me donne froid dans le dos.

La Fille : Arrête, maman ! C'est un de ceux qui sont rentrés avec un petit grain. Ils ne sont pas méchants.

Le Gendre : Je le trouve quand même assez arrogant, notre bonhomme.

Le Colonel (d'un ton supérieur) : Laissez-moi faire, mes enfants, je connais ce genre de type depuis la guerre.

La Mère : Mon Dieu ! Mais il dort debout !

Le Colonel (presque paternel) : Ils en ont pris plein la tête, c'est tout. Laissez-moi faire, je vais arranger ça.

Beckmann (lointain) : Mon Colonel ?

Le Colonel : Bon alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Beckmann (lointain) : Mon Colonel ?

Le Colonel : J'écoute, j'écoute.

Beckmann (saoul de fatigue, presque comme un somnambule) : Écoutez, mon Colonel. Ensuite tout ira bien. Si vous écoutez, mon Colonel. Je veux vous raconter mon rêve, mon Colonel. Je fais ce rêve toutes les nuits. Et puis je me réveille parce que quelqu'un pousse un cri horrible. Et vous savez qui c'est, celui qui crie ? C'est moi, mon Colonel, c'est moi. Bizarre, non, mon Colonel ? Ensuite, impossible de me rendormir. Jamais, mon Colonel. Imaginez un peu, mon Colonel, rester éveillé toutes les

nuits ! C'est pour ça que je suis fatigué, mon Colonel, terriblement fatigué.

La Mère : Père, reste près de nous ! Je suis toute glacée.

Le Colonel (intéressé) : Et c'est à cause de ce rêve que vous vous réveillez, dites-vous ?

Beckmann : Non, à cause de mon cri. Pas à cause du rêve. À cause du cri.

Le Colonel (intéressé) : Mais c'est ce rêve qui vous pousse à crier, n'est-ce pas ?

Beckmann : Oui, imaginez-vous. C'est lui qui me pousse. Il faut que vous sachiez que ce rêve est très étrange. Je vais vous le raconter. Vous écoutez bien, mon Colonel ? Alors il y a un homme qui est en train de jouer du xylophone. Il joue sur un rythme effréné. Et il transpire beaucoup cet homme, car il est extraordinairement gros. Et il joue sur un énorme xylophone. Et comme l'instrument est très grand, il est obligé de courir d'un bout à l'autre du xylophone. Alors il transpire, car il est vraiment très gros. Mais il ne transpire pas de la sueur, c'est ça qui est bizarre. Il transpire du sang, du sang qui fume, un sang très sombre. Et le sang dégouline sur son pantalon en deux grands filets rouges, ce qui de loin lui donne l'allure d'un général. Un général ! Un gros général plein de sang ! Et ce doit être un général qui a écumé bien des

champs de bataille car il n'a plus de bras. Alors il joue avec deux longues prothèses très minces qui ressemblent à des manches de grenades, en bois avec une extrémité sertie de métal. Et ce général doit être un bien drôle de musicien car les morceaux de bois de son xylophone ne sont pas en bois. Non, vous devez me croire mon Colonel, vous devez me croire, ils sont en os. Vous devez me croire, mon Colonel, en os !

Le Colonel (d'une voix douce) : Oui, je vous crois. En os.

Beckmann (toujours en état de transe, comme un fantôme) : Oui pas en bois, en os. De merveilleux os blancs. Il y a là des crânes, des omoplates, des hanches. Et pour les sons aigus, il a des os de bras et des tibias. Et puis plus haut des côtes — des milliers de côtes. Et pour finir, tout au bout du xylophone, pour les son très aigus, il y a des phalanges de mains et de pieds, et, des os d'orteils, des dents. Oui, les dents sont tout au bout. Voilà le xylophone sur lequel joue le gros homme avec ses galons de général. C'est vraiment un drôle de musicien ce général, n'est-ce pas ?

Le Colonel (mal assuré) : Oui, très drôle, très drôle !

Beckmann : C'est alors que tout commence. Que le rêve commence. Le général est donc debout devant son gigantesque xylophone fait

d'os humains et il joue une marche en tapant dessus avec ses prothèses. « La Gloire de la Prusse » ou le « Badenweiler ». Mais la plupart du temps il joue « L'Entrée des Gladiateurs », « Les Vieux Camarades ». C'est ce qu'il joue le plus souvent. Vous connaissez, mon Colonel, « Les Vieux Camarades » ? *(Il fredonne.)*

Le Colonel : Oui, oui, bien sûr *(il fredonne à son tour).*

Beckmann : Et puis ils arrivent. Ils font leur entrée, les gladiateurs et les vieux camarades. Ils sortent des charniers, et leurs plaintes sanglantes empestent tout l'espace jusqu'à la lune blanche. C'est pour ça que les nuits sont comme ça. Acres comme de la merde de chat. Et rouges, aussi rouges que du sirop de framboises sur une chemise blanche. Et les nuits sont telles qu'on ne peut plus respirer. On étouffe quand on n'a pas de bouche à embrasser et pas de schnaps à boire. Jusqu'à la lune blanche, elles montent leurs plaintes sanglantes qui empestent, mon Colonel, quand les morts arrivent, tous ces morts tachés de sirop.

La Fille : Vous ne voyez pas qu'il est fou ? La lune blanche, il a dit ! Blanche, la lune !

Le Colonel (objectif) : Stupide ! La lune est jaune bien sûr, comme toujours. Comme du pain d'épice ! Comme de la pâte à gâteau. Elle a toujours été jaune, la lune.

Beckmann : Oh non, mon Colonel, oh non ! La nuit, quand tous ces morts arrivent, elle est blanche et malade. Elle est comme le ventre d'une jeune fille engrossée qui se serait noyée dans la rivière. Aussi blanche, aussi malade, aussi ronde. Non, mon Colonel, la nuit, quand ces morts arrivent, la lune est blanche, et leurs plaintes sanglantes empestent comme de la merde de chat et remplissent tout l'espace jusqu'à la lune blanche, malade, ronde. Du sang, du sang. Alors ils sortent des charniers avec leurs bandages pourris et leurs uniformes ensanglantés. Ils sortent des océans, des steppes et des routes, ils sortent des forêts, des ruines, et des landes, tout noircis par le froid, verdâtres, décomposés. Ils sortent des steppes, borgnes, édentés, manchots, culs-de-jatte, les intestins en pièces, le crâne défoncé, sans mains, troués, puants, aveugles. Un flot terrible qui avance comme une marée immense et tourmentée. La terrible et immense mer des morts déborde de la rive de ses tombes et déverse sur le monde ses flots épais et sanglants. Alors le général, celui avec les bandes de sang sur les côtés, le général me dit : Sous-officier Beckmann, prenez le commandement ! Comptez vos hommes ! Et je suis là devant ces millions de squelettes grimaçant dans le vide, devant ces morceaux, ces débris d'os, je suis là avec ma responsabilité et je demande qu'ils se comptent. Mais ces bougres ne se comptent pas. Ils cliquettent de la mâchoire mais ils ne

se comptent pas. Le général ordonne cinquante flexions des genoux. Les os craquent et s'effritent, les poumons sifflent mais ils ne se comptent pas. N'est-ce pas là une mutinerie, mon Colonel ? Une vraie mutinerie ?

Le Colonel (murmure) : Oui, une vraie mutinerie !

Beckmann : Ils s'obstinent à ne pas vouloir se compter. Au contraire, ils se regroupent ces sagouins et se mettent à scander... Un rythme qui gronde, une menace sourde. Et savez-vous ce qu'ils crient, mon Colonel ?

Le Colonel (murmure) : Non.

Beckmann : Beckmann, ils crient. Sous-officier Beckmann. Sans plus s'arrêter : sous-officier Beckmann. Et leurs cris enflent. Et les cris roulent, des cris sauvages comme les cris d'un dieu, étranger, froid, gigantesque. Et les cris enflent et roulent et enflent et roulent ! Et les cris deviennent si énormes, si étouffants que je ne peux plus respirer. Alors je crie à mon tour, je crie dans la nuit. Je suis obligé de crier, de pousser des cris terribles. Et c'est ce qui me réveille à chaque fois. Toutes les nuits. Toutes les nuits, ce concert sur le xylophone en os, et toutes les nuits ces mêmes mots répétés, et toutes les nuits ce cri terrible. Et après je ne peux plus me rendormir parce que c'est moi qui avait la responsabilité. J'avais la responsabilité. Oui, c'est moi qui avais la responsabi-

lité. C'est pour ça que je suis venu vous voir, mon Colonel, car je veux pouvoir enfin redormir ? Je veux enfin pouvoir dormir. C'est pour ça que je viens vous voir, parce que je veux dormir, dormir enfin à nouveau, pouvoir enfin redormir.

Le Colonel : Et qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Beckmann : Je vous la rapporte.

Le Colonel : Quoi ?

Beckmann (de façon presque naïve) : La responsabilité. Je vous rapporte la responsabilité. Vous avez donc tout oublié, mon Colonel ? Le 14 février ? Près de Gorodok ? Il faisait moins 42. Vous êtes arrivé sur nos positions, mon Colonel et vous avez dit : Sous-officier Beckmann. Présent, j'ai crié. Alors vous avez dit, et votre haleine restait accrochée à votre col de fourrure comme du givre — je m'en souviens très bien, vous aviez un très beau col de fourrure — vous avez dit : Sous-officier Beckmann, je vous donne la responsabilité de vingt hommes. Vous allez inspecter la forêt à l'Est de Gorodok et, si possible, vous me ramenez quelques prisonniers, c'est bien compris ? Oui mon Colonel, je vous ai dit. Alors nous sommes partis en reconnaissance. Et moi — moi j'avais la responsabilité. Et la reconnaissance a duré toute la nuit, et puis il y a eu des coups de feu, et

lorsque nous sommes revenus sur nos positions, il y avait onze hommes manquants. Et c'est moi qui avais la responsabilité. Oui, c'est tout mon Colonel. Mais maintenant la guerre est finie, maintenant je veux dormir, maintenant je vous redonne la responsabilité, mon Colonel, je ne la veux plus, je vous la redonne mon Colonel.

Le Colonel : Mais mon cher Beckmann, vous vous énervez pour rien. Ce n'est pas ainsi qu'il fallait le comprendre.

Beckmann (sans s'énerver, mais avec un extraordinaire sérieux) : Si, si mon Colonel. C'est ainsi qu'il faut le comprendre. La responsabilité, ce n'est pas simplement un mot, une formule chimique qui transforme de la chair humaine bien claire en terre noire. On ne peut pas envoyer des hommes à la mort pour un mot creux. Il faut bien aller quelque part avec notre responsabilité. Les morts — ne répondent pas. Dieu — ne répond pas. Mais les vivants posent des questions. Chaque nuit ils posent des questions, mon Colonel. Quand je suis allongé tout éveillé, ils viennent et posent des questions. Des femmes, mon Colonel, des femmes tristes, en deuil. De vieilles femmes avec des cheveux gris et des mains dures et gercées — de jeunes femmes avec des yeux esseulés et qui appellent ; des enfants, mon Colonel, des enfants, beaucoup de petits enfants. Et ils murmurent dans l'obscurité : sous-officier Beckmann, où est mon

père, sous-officier Beckmann ? Sous-officier Beckmann, qu'avez-vous fait de mon mari ? Sous-officier Beckmann, où est mon fils, où est mon frère, sous-officier Beckmann, où est mon fiancé, sous-officier Beckmann ? Sous-officier Beckmann où, où, où ? Et leurs murmures durent jusqu'à ce que le jour se lève. Il ne s'agit que de onze femmes, mon Colonel, pour moi il n'y en a que onze. Il y en combien pour vous, mon Colonel ? Mille ? Deux mille ? Vous dormez bien, mon Colonel ? Alors ça n'a pas d'importance si, en plus des deux mille, je vous donne encore la responsabilité pour onze. Vous pouvez dormir mon Colonel ? Avec deux mille fantômes la nuit ? Comment vous pouvez vivre, mon Colonel, comment pouvez-vous vivre une minute sans crier ? Mon Colonel, mon Colonel, la nuit vous dormez bien ? Oui ? Alors ça ne vous fera rien, et moi je pourrai enfin dormir — soyez assez aimable de la reprendre cette responsabilité. Ainsi je pourrai dormir tout mon soûl. L'âme en paix, c'était bien ça, l'âme en paix, mon Colonel.

Et puis dormir ! Mon Dieu !

Le Colonel (Il a du mal à respirer. Mais soudain il chasse son angoisse d'un grand éclat de rire mais sans haine, de façon plutôt joviale et rude, avec bonhomie, il dit sur un ton mal assuré) : Jeune homme, jeune homme, je ne sais pas. Est-ce que vous ne seriez pas pacifiste au fond ? Un tantinet destructeur ? Mais (il rit d'abord d'un rire gêné, puis son côté prussien l'emporte

et il se met à rire à gorge déployée) mon cher, mon cher ! Je crois que vous êtes un petit plaisantin. N'ai-je pas raison ? Hé hé ! Vous voyez, vous êtes un plaisantin, n'est-ce pas ? (Il rit.) Savoureux mon petit gars, tout à fait savoureux ! Vous avez vraiment la façon ! Non, cette profondeur dans l'humour ! Vous savez (paroles entrecoupées de rires), vous savez avec ce truc, ce numéro, vous pouvez monter sur les planches ! Tel quel ! (Le colonel ne veut pas blesser Beckmann, mais il est tellement entier, tellement naïf, tellement vieille Prusse qu'il a pris le rêve de Beckmann pour une blague.) Ces lunettes loufoques, cette drôle de coupe de cheveux bien loupée ! Il faudrait présenter le tout avec de la musique (il rit). Mon dieu, ce rêve, délicieux ! Et les flexions de genoux, les flexions de genoux sur une musique de xylophone ! Non mon cher, il faut vous produire tel quel ! Les gens vont rire, se tordre de rire !!! Oh mon dieu !!! (Il en pleure tellement il rit et il souffle.) Au début, je n'avais pas compris que vous vouliez présenter un numéro comique ! Je pensais vraiment que vous étiez un peu dérangé. Je ne m'étais pas douté de vos talents de comique. Non, vraiment mon cher, vous nous avez fait passer une sacrée soirée — ça vaut sa récompense. Vous savez quoi ? Vous allez descendre voir mon chauffeur, vous aller tirer un peu d'eau chaude, vous laver et raser cette barbe. Reprenez une apparence humaine ! Puis vous demanderez à mon chauffeur qu'il vous donne un de mes anciens costumes. Oui, oui,

je parle sérieusement ! Jetez-moi toutes ces frusques, mettez un de mes vieux costumes ! Si, si, vous pouvez accepter sans problème, mais reprenez d'abord une apparence humaine, mon petit gars. Reprenez d'abord une apparence humaine !!!

Beckmann (se réveille, sort pour la première fois de son apathie) : Humaine ? Reprendre une apparence...? Je dois d'abord reprendre une apparence humaine. (Il crie.) Je dois prendre une apparence humaine ? Oui, qui êtes-vous donc ? Des êtres humains ? Des humains ? Comment ? Quoi ? Oui ? Vous êtes des humains ? Oui ??

La Mère (pousse un cri strident ; quelque chose tombe) : Non ! Il va nous tuer ! Nooon !!! (Bruits confus, fracas, les voix de la famille qui crie, énorme confusion.)

Le Gendre : Tenez la lampe !

La Fille : Au secours. La lampe s'est éteinte. Mère a fait tomber la lampe !

Le Colonel : Du calme mes enfants !

La Mère : Mais enfin allume la lampe !

Le Gendre : Où elle est passée cette lampe ?

Le Colonel : Là, elle est là !

La Mère : Dieu soit loué, la lumière est revenue.

Le Gendre : Et notre oiseau s'est envolé ! Il m'a tout de suite paru suspect, le bougre.

La Fille : Un, deux, trois — quatre. Non, tout est encore là. Il n'y a que l'assiette de charcuterie qui est cassée.

Le Colonel : Sacre dieu, c'est vrai. Où est-ce qu'il voulait en venir à la fin ?

Le Gendre : Peut-être que c'étaient vraiment des clowneries.

La Fille : Non, regardez ! La bouteille de rhum a disparu !

La Mère : Grand dieu, père ! Ton rhum préféré !

La Fille : Et la moitié du pain — disparue aussi !

Le Colonel : Quoi, le pain ?

La Mère : Il a pris le pain ? Mais qu'est-ce qu'il veut faire avec du pain ?

Le Gendre : Peut-être qu'il veut le manger. Ou l'échanger. Dans ces milieux, on ne recule devant rien !

La Fille : Oui, peut-être qu'il veut le manger.

La Mère : Oui, mais — mais du pain sec ?

(Une porte grince et claque.)

Beckmann (de nouveau dans la rue. Glouglou d'une bouteille) : Les gens ont raison (de plus en plus saoul). Santé ! Ça réchauffe. Non, les gens ont raison. Faut-il se planter là et pleurer ses morts, alors qu'elle est juste là sur nos talons ? Santé ! Les gens ont raison. Les morts nous submergent. Hier, dix millions. Aujourd'hui, trente. Demain, il y en a un qui va arriver et qui va faire sauter la moitié de la terre. La semaine prochaine, un autre réussira à tuer tout le monde en moins de sept secondes avec seulement dix grammes de poison. Pleurer les morts ! ? Santé ! J'ai le sombre pressentiment qu'on ferait bien de se chercher une autre planète par les temps qui courent. Santé ! Les gens ont raison. Je vais faire du cirque. Ils ont raison. Le colonel a failli s'étrangler de rire. Il a dit que je devrais monter sur les planches. Avec ma patte folle, mon manteau, ma tête, mes lunettes par là-dessus et cette coupe en brosse. Le colonel a raison, les gens vont se tordre de rire. Santé ! Vive le colonel ! Il m'a sauvé la vie. *Heil*, mon Colonel ! Santé ! Vive le sang ! Vive les rires qui enterrent les morts. Je vais aller au cirque, les gens se tordent de rire quand c'est bien macabre, avec du sang et une ribambelle de morts. Viens, gouttes-y encore un peu ! Santé ! Ce schnaps m'a sauvé

la vie, j'ai la tête comme un bocal. Santé ! (*Grandiose et saoul.*) Que celui qui a du schnaps ou un lit ou une fille fasse son dernier rêve ! Demain il sera peut-être trop tard. Qu'il se bâtisse en rêve une arche de Noé et vogue en chantant et en buvant, qu'il traverse l'horreur et s'enfonce dans les ténèbres éternelles ! Les autres s'engloutiront dans la peur et le désespoir. Seul celui qui a du schnaps est sauvé ! Santé ! Vive le sanglant colonel ! Vive la responsabilité ! *Heil* ! Je vais m'engager au cirque. Vive le cirque ! Le grand grand cirque !

Scène IV

*Une pièce. Le directeur d'un cabaret.
Beckmann, encore légèrement éméché.*

Le Directeur (sur un ton très convaincu) : Voyez-vous, nous avons à nouveau besoin, surtout en art, d'une jeunesse qui réagisse de façon active à tous les problèmes. Une jeunesse courageuse, sobre...

Beckmann (pour lui même) : Sobre, oui, il faut qu'elle soit bien sobre.

*Le Directeur : ...révolutionnaire. Nous avons besoin d'un esprit comme Schiller qui, à vingt ans, écrivit *Les Brigands*. Nous avons besoin d'un Grabbe, d'un Heinrich Heine ! Voilà ce qu'il nous faut, du génie et de l'allant ! Une jeunesse sans romantisme, proche des réalités, solide, qui se coltine avec ce que la vie peut avoir de sombre, une jeunesse dénuée de tout sentimentalisme, objective, au-dessus de la mêlée. Voilà la jeunesse dont nous avons besoin, une génération qui voit le monde et l'aime tel qu'il est. Qui brandisse bien haut la réalité, qui ait des projets, des idées. Inutile qu'il y ait trop de profondeur et de sagesse. Grand dieu,*

non ! Pas de ces choses parfaites, mûries et décantées. Il faut que ce soit un cri, un cri du cœur. Avec des questions, des espoirs, la faim aux tripes !

Beckmann (pour lui-même) : La faim, pour ça, elle est là !

Le Directeur : Mais il faut que cette jeunesse soit jeune, passionnée et courageuse. Surtout en art ! Regardez : moi, à dix-sept ans, je faisais déjà du cabaret, je montrais les dents au bourgeois et lui faisais passer le goût de son cigare. Ce qu'il nous manque, c'est une avant-garde capable de présenter le visage gris, vivant, douloureux de notre époque !

Beckmann (pour lui-même) : Oui, oui ! Toujours présenter, encore. Des visages, des armes. Des fantômes. On présente toujours quelque chose.

Le Directeur : D'ailleurs à propos de visage : pourquoi est-ce que vous vous promenez avec cette monture de lunettes ? Ça frise le grotesque ! D'où sortez-vous une chose aussi originale, mon gars ? Il y a de quoi attraper le hoquet rien qu'à vous regarder. Vraiment hallucinant ce truc que vous avez sur le nez !

Beckmann (répondant de façon automatique) : Oui, mes lunettes de masque à gaz. On les a eues à l'armée, tous ceux qui portaient des

lunettes — pour qu'on puisse bien voir l'ennemi sous le masque à gaz et lui taper dessus.

Le Directeur : Mais la guerre est finie depuis longtemps ! Ça fait un moment que la bonne vieille vie civile a repris ses droits. Et vous, vous avez toujours ce costume militaire sur le dos !

Beckmann : Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne suis revenu de Sibérie qu'avant-hier. Avant-hier ? Oui, avant-hier !

Le Directeur : De Sibérie ? Mais c'est épouvantable, ça ? Épouvantable. Oui, la guerre ! Mais les lunettes, vous n'en avez pas d'autres ?

Beckmann : Je suis content d'avoir déjà celles-ci. Sans elles je serais perdu. Il n'y a pas d'autres formes de salut — de lunettes, je veux dire.

Le Directeur : Mais vous n'avez pas mis quelque chose de côté mon ami ?

Beckmann : Où, en Sibérie ?

Le Directeur : Ah oui c'est vrai. Cette stupide Sibérie ! Voyez-vous, moi, des lunettes j'en ai à revendre. Si, si ! Je suis l'heureux possesseur de trois paires de lunettes en écaille, du premier choix, la classe ! Écaille véritable mon cher. Une jaune pour le travail. Une plus discrète pour sortir. Et une, le soir, pour la scène, vous

voyez le genre, une grosse monture en écaille noire. Ça vous donne un air, mon cher : la classe !

Beckmann : Et moi je n'ai rien à vous proposer pour que vous m'en cédiez une. J'ai tellement l'impression de n'être que du provisoire, du rafistolé. Je sais bien que cette chose-là me donne l'air stupide, mais que puis-je faire d'autre ? Vous ne pourriez pas m'en...

Le Directeur : Vous n'y pensez pas, cher ami ! Impossible de me passer d'une seule de mes paires de lunettes. Tout dépend d'elles, mes bons mots, mes effets, mon humeur.

Beckmann : Oui, justement, c'est bien ce que je pense aussi. Et on n'a pas tous les jours du schnaps. Et quand on n'en a plus, la vie c'est comme du plomb : coriace et gris, rien à en tirer. Mais pour la scène, ces horribles lunettes sont sans doute bien mieux.

Le Directeur : Comment ça ?

Beckmann : Je veux dire : plus comiques. Les gens vont sans doute se tordre de rire en me voyant avec ces lunettes. Ajoutez à ça la coupe de cheveux et le manteau. Et ma tête ! Vous y avez pensé à ma tête ? Tout ça, c'est terriblement drôle, non ?

Le Directeur : (qui commence à être mal à l'aise) : Drôle ? Drôle ? Ça va leur couper l'envie de rire aux gens, mon cher. Dès qu'ils vous verront, ils vont en avoir froid dans le dos. Froid dans le dos devant ce fantôme tout droit remonté des enfers. Or les gens ce qu'ils veulent, c'est jouir de l'art ; ils veulent se sentir élevés, édifés, ils ne veulent pas de ces fantômes qui vous glacent la moelle. Non, on ne peut pas vous lâcher comme ça sur scène. Les gens, il faut leur servir quelque chose de plus génial, de plus élevé, de plus enlevé ! Du positif. Du positif, mon cher ! Regardez Goethe ! Regardez Mozart ! La Pucelle d'Orléans, Richard Wagner, Schmeling, Shirley Temple !

Beckmann : Évidemment, face à des gens pareils, je ne fais pas le poids. Je ne suis que Beckmann. Avec un B devant — et eckmann à la fin.

Le Directeur : Beckmann ? Beckmann ? Ce n'est pas un nom qui est à l'affiche des cabarets en ce moment ! Mais peut-être que vous avez travaillé sous un pseudonyme ?

Beckmann : Non, je suis tout nouveau. Je suis débutant.

Le Directeur (change aussitôt d'attitude) : Vous êtes débutant ? Mais mon cher, ça ne marche pas aussi facilement que ça dans la vie, vraiment pas ! Non, vous avez une vision un peu trop simple des choses. On ne fait pas carrière

comme ça, sans rien ! Vous sous-estimez notre responsabilité, à nous les directeurs de spectacles ! Produire un débutant, ça peut vous ruiner un homme. Le public veut des noms !

Beckmann : Goethe, Schmeling, Shirley Temple et compagnie, c'est ça ?

Le Directeur : Exactement. Mais des débutants ? Des nouveaux, totalement inconnus... ! Quel âge avez-vous ?

Beckmann : Vingt-cinq ans.

Le Directeur : Eh bien, vous voyez ! Il faut rouler un peu votre bosse, mon jeune ami. Allez un peu renifler l'air de la vie. Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à présent ?

Beckmann : Rien. La guerre : j'ai eu faim, j'ai eu froid. J'ai tiré. La guerre. À part ça, rien.

Le Directeur : À part ça, rien ! Mais c'est quoi ça ? Il faut grandir sur le champ de bataille de la vie, mon ami. Travaillez. Faites-vous un nom, ensuite nous vous produirons avec tout le tintouin. Parcourez le monde et revenez. Devenez quelqu'un !

Beckmann (qui, jusque-là, est resté calme et amorphe, s'anime peu à peu) : Et par où commencer ? Où ? Il faut bien avoir sa chance un jour quelque part. Il faut bien qu'un débutant

débute quelque part. En Russie on n'a pas roulé grand-chose, ça c'est sûr, mais le métal on l'a reniflé de près, beaucoup de métal. Du métal dur, brûlant. Pas de quartier ! Où faut-il commencer ? Où ? Il faut pourtant bien commencer un jour ! Nom de dieu !

Le Directeur : Vos jurons, vous pouvez les garder pour vous ! Je n'ai jamais envoyé personne en Sibérie, moi. Personne !

Beckmann : Non, personne ne nous a envoyés en Sibérie. Nous y sommes allés tout seuls. Tous tout seuls. Et certains y sont restés aussi tout seuls. Sous la neige, sous le sable. Ils ont eu de la chance ceux qui sont restés, les morts. Mais pour nous, il n'y a nulle part où commencer. Nulle part.

Le Directeur (résigné) : Bon, comme vous voudrez. Alors commencez ! Je vous en prie. Mettez-vous là ! Commencez ! Faites vite, le temps c'est de l'argent. Allez, je vous en prie. Si vous voulez bien vous donner cette peine — commencez ! Je vous donne votre chance, votre grande chance. Une chance énorme : je suis prêt à vous écouter. Sachez l'apprécier, jeune homme, sachez l'apprécier, je vous le dis ! Allez, commencez, pour l'amour du ciel. Je vous en prie. Allez, on y va.

(Faible musique de xylophone. On reconnaît l'air de « La brave petite femme de soldat. »)

Beckmann (parle plus qu'il ne chante, à voix basse, apathique, sur un ton monotone).

*Petite femme de soldat bien brave —
Je me souviens de cette chanson
Petite chanson suave
Mais une belle saloperie au fond !*

*Refrain :
Le monde riait,
Moi je hurlais.
Et le brouillard de la nuit
A tout englouti.
Reste la lune
Qui ricane encore,
À travers un trou du rideau !*

*Quand je suis rentré
Mon lit était occupé
L'idée d'en finir
M'a fait frémir.*

*Refrain :
Le monde riait...*

*À minuit je me suis trouvé
Une autre fille.
Sur l'Allemagne
Elle n'a pas dit un mot.
D'ailleurs l'Allemagne
Nous avait tourné le dos.
La nuit fut courte, vint le matin,*

*Debout devant la porte y en avait un
Avec une jambe en moins,
C'était son mari.
Il était quatre heures du matin.*

*Refrain :
Le monde riait...*

*Maintenant je traîne dehors
Avec cette chanson qui ne me lâche pas
Chanson de la com-
Chanson de la com-
Chanson de la compagne du soldat*

(La musique du xylophone s'estompe.)

Le Directeur (lâche) : Pas mal, non, vraiment pas mal. Tout à fait honnête même. Tout à fait honnête pour un débutant. Bien sûr, l'ensemble manque encore d'éclat, mon cher jeune homme. Ça ne brille pas assez. Ça manque un peu de paillettes. Ce n'est pas encore de la vraie poésie. Il manque encore le timbre, et cette pointe d'érotisme discret qui va de pair avec l'adultère. Le public veut être chatouillé, il ne veut pas être pincé. Sinon, c'est très bien, vu votre jeune âge. Il manque encore le côté éthique — la profondeur d'une certaine sagesse — mais comme je vous l'ai dit : pour un débutant, ce n'est vraiment pas mal ! Encore un peu trop plaqué, trop tranché...

Beckmann (buté, pour soi) : ...trop tranché.

Le Directeur : ...trop fort. Trop direct, vous comprenez. Bien sûr, étant donné votre jeune âge, il vous manque encore cette nonchalance sereine...

Beckmann (buté, pour soi) : ...sereine.

Le Directeur : ...cette distance. Pensez à notre cher vieux maître à tous : Goethe. Un jour, il part en campagne avec le duc et toute son armée — et le soir, près du feu de camp, il écrit une opérette.

Beckmann (buté, pour soi) : Une opérette.

Le Directeur : C'est ça le génie ! Cette façon de prendre de la distance !

Beckmann : Oui, il faut bien reconnaître qu'il y a là une sacrée distance.

Le Directeur : Mon cher ami, attendons encore quelques petites années.

Beckmann : Attendre ? Mais j'ai faim, moi ! Il faut que je travaille !

Le Directeur : Bien sûr, mais l'art, lui, il faut lui laisser le temps de mûrir. Ce que vous avez présenté là manque encore d'élégance et d'expérience. Tout ça est trop gris, trop nu. Vous allez me mettre le public à dos. Le public, on ne peut pas lui donner du pain noir...

Beckmann (buté, pour soi) : du pain noir.

Le Directeur ...quand il veut de la brioche. Patientez encore un peu. Travaillez sur vous-même, peaufinez, mûrissez. C'est tout à fait honnête comme je vous l'ai dit, mais ce n'est pas encore de l'art.

Beckmann : De l'art, de l'art ! Mais c'est la vérité !

Le Directeur : La vérité ! Mais l'art n'a rien à voir avec la vérité !

Beckmann (buté, pour soi) : Non.

Le Directeur : La vérité ne vous mènera pas bien loin.

Beckmann (buté, pour soi) : Non.

Le Directeur : Vous allez vous faire mal voir, c'est tout. Où irions-nous si tout le monde se mettait soudain à dire la vérité ? ! Qui se soucie de la vérité de nos jours ? Hein ? Qui ? Ce sont des choses que vous ne devez jamais oublier.

Beckmann (amer) : Oui, oui, je comprends. Merci bien. Je commence à comprendre un peu. Ce sont des choses que l'on ne doit jamais oublier (*sa voix se fait de plus en plus dure, jusqu'à devenir très forte quand la porte se met*

à grincer), que l'on ne doit jamais oublier : la vérité ne vous mène jamais bien loin. À dire la vérité, on se fait mal voir. Qui se soucie de la vérité de nos jours ? (Fort.) Je commence lentement à comprendre, ce sont des choses...

(Beckmann s'en va sans dire au revoir. Une porte grince et claque.)

Le Directeur : Mais jeune homme ! Pourquoi tant de susceptibilité ?

Beckmann (désespéré) :

*Plus de schnaps dans l'litron !
Et le monde était gris
Comme la peau
D'un vieux cochon.*

L'Elbe, c'est tout droit !

L'Autre : Reste ici, Beckmann ! La route est ici ! Ici, en haut !

Beckmann : La route, elle pue le sang. Ici, ils ont massacré la vérité. Ma route mène droit à l'Elbe ! Et elle passe par en bas.

L'Autre : Viens Beckmann, ne désespère pas ! La vérité existe encore, elle vit.

Beckmann : La vérité, c'est comme une putain de quartier. Tout le monde la connaît, mais on

n'aime pas la rencontrer dans la rue. Ces choses-là c'est pour la nuit, le secret de la nuit. Le jour elle est terne, grossière et moche la putain — la vérité aussi. Et il y en a qui n'ont pas assez d'une vie pour la digérer.

L'Autre : Viens, Beckmann, il y a toujours une porte ouverte quelque part.

Beckmann : Oui, pour Goethe. Pour Shirley Temple ou Schmeling. Mais je ne suis que Beckmann. Beckmann avec ses drôles de lunettes et sa drôle de coupe de cheveux. Beckmann avec sa jambe raide et son manteau de Père Noël. Je ne suis qu'une mauvaise blague, une invention de la guerre, un fantôme d'hier. Et parce que je suis simplement Beckmann et pas Mozart, toutes les portes se ferment. Vlan ! Moi je reste dehors. Vlan ! Et encore une fois, vlan ! Et toujours, vlan ! Et toujours dehors. Vlan ! Parce que je suis un débutant, je ne peux débiter nulle part. Parce que je ne parlais pas assez fort, je ne suis pas devenu officier ! Et parce que je parle trop fort maintenant, je fais peur au public. Et parce que la nuit, mon cœur crie par-delà les morts, voilà qu'il faut d'abord que je reprenne une apparence humaine. Avec un costume du colonel.

*Plus de schnaps dans l'litron,
Et le monde était gris
Comme la peau
D'un vieux cochon.*

La route, elle pue le sang, parce qu'on a massacré la vérité. Et toutes les portes se sont fermées. Je veux rentrer chez moi, mais toutes les rues sont noires. Seule est claire la rue qui descend jusqu'à l'Elbe. Oh oui, comme elle est claire !

L'Autre : Reste ici Beckmann ! Ta route est ici. C'est ici le chemin de la maison. Tu dois rentrer chez toi, Beckmann. Ton père est assis dans son fauteuil, il attend. Et ta mère est déjà sur le seuil. Elle a reconnu tes pas.

Beckmann : Mon Dieu ! Chez moi ! Oui, je veux rentrer chez moi. Je veux revoir ma mère ! Revoir enfin ma mère !!! Ma...

L'Autre : Viens. Ta route est ici. Le premier chemin que l'on devrait emprunter est toujours le dernier auquel on pense.

Beckmann : Chez moi, là où est ma mère, ma mère...

Scène V

Une maison. Une porte.
Beckmann.

Beckmann : Notre maison est encore debout ! Et elle a une porte. Et cette porte est pour moi. Ma mère est là, elle m'ouvre la porte et me fait entrer. Notre maison est encore debout ! Et l'escalier grince toujours. C'est notre porte. C'est par là que mon père sort chaque matin à huit heures. Et c'est par là qu'il rentre chaque soir. Sauf le dimanche. C'est là qu'il farfouille avec son trousseau de clefs en grommelant. Chaque matin. Toute une vie. C'est par là que ma mère rentre et sort. Trois fois, sept fois, dix fois par jour. Chaque jour. Toute une vie. Une longue vie. C'est notre porte. Derrière il y a la porte de la cuisine qui miaule ; derrière il y a l'horloge égrenant de sa voix éraillée les heures sans retour. Derrière il y a une chaise que je couchais pour jouer au pilote de course. Et derrière il y a mon père qui tousse. Derrière, le robinet usé hoquette et les carreaux de la cuisine cliquettent quand ma mère les frotte. C'est notre porte. Derrière, la vie se dévide comme une pelote sans fin. Une vie qui a toujours été pareille, pendant trente ans. Et qui continue,

→ astique

pareille. La guerre est passée sans s'arrêter devant cette porte. Elle ne l'a pas défoncée, ne l'a pas sortie de ses gonds. Elle a laissé notre porte en place, par hasard, par mégarde. Et maintenant cette porte est là pour moi. C'est pour moi qu'elle va s'ouvrir. Et se refermer derrière moi, et je ne serai plus dehors. Je suis enfin chez moi. C'est notre vieille porte avec sa peinture écaillée et sa boîte aux lettres cabossée. Avec le bouton de sonnette blanc et tout branlant et la plaque de laiton brillant que ma mère astique tous les matins et sur laquelle est écrit notre nom : Beckmann —

Non, la plaque de laiton n'est plus là ! Pourquoi est-ce que la plaque de laiton n'est plus là ? Qui est-ce qui a enlevé notre nom ? Qu'est-ce que c'est que ce morceau de carton tout sale sur notre porte ? Avec un autre nom ! Il n'y a pas de Kramer qui habite ici ! Pourquoi est-ce que notre nom n'est plus sur la porte ? Il était pourtant là depuis trente ans. On ne peut pas l'enlever comme ça et en mettre un autre à la place ! Où est notre plaque de laiton ? Les autres noms de la maison sont pourtant encore tous là. Comme toujours. Pourquoi est-ce qu'il n'y a plus écrit Beckmann ici ? On ne peut venir accrocher un autre nom comme ça, alors que Beckmann était là depuis trente ans. Qui est ce Kramer ! ?

(Il sonne. La porte s'ouvre en grinçant.)

Mme Kramer (avec une amabilité pleine d'indifférence, lisse, effrayante, pire que toute forme

de rustauderie et de brutalité) : Qu'est-ce que vous voulez ?

Beckmann : Oui, bonjour, je —

Mme Kramer : Quoi ?

Beckmann : Savez-vous où est passée notre plaque de laiton ?

Mme Kramer : Ça veut dire quoi ça : « notre plaque » ?

Beckmann : La plaque qui a toujours été là. Pendant trente ans.

Mme Kramer : Sais pas !

Beckmann : Vous ne savez pas où sont mes parents ?

Mme Kramer : Vous êtes qui, vous ?

Beckmann : Je m'appelle Beckmann. C'est ici que je suis né. C'est notre maison.

Mme Kramer (comme auparavant, plus commère et bourrue que volontairement méchante) : Non, impossible. C'est notre maison. Peut-être que vous êtes né ici, ça m'est bien égal, mais ce n'est pas votre maison. Elle est à nous.

Beckmann : Oui, oui. Mais où sont mes parents ? Ils doivent bien habiter quelque part !

Mme Kramer : Vous êtes le fils de ces gens, de ces Beckmann, vous dites ? Vous vous appelez Beckmann ?

Beckmann : Oui bien sûr que je m'appelle Beckmann. Je suis même né dans cette maison.

Mme Kramer : C'est possible. Ça m'est bien égal. Mais la maison, elle est à nous.

Beckmann : Mais mes parents ! Où sont mes parents ? Vous ne pouvez pas me dire où ils sont ?

Mme Kramer : Vous ne le savez pas ? Et vous dites que vous êtes leur fils ? En voilà un ! Si vous ne le savez pas, vous savez...!

Beckmann : Pour l'amour de dieu, où sont-ils allés, les deux vieux qui étaient là. Ils ont habité ici pendant trente ans et tout d'un coup ils seraient partis. Parlez ! Ils doivent bien être quelque part.

Mme Kramer : Oui. Pour autant que je sache : Chapelle 5.

Beckmann : Chapelle 5. C'est quoi ça, la chapelle 5 ? Quelle chapelle ?

Mme Kramer (résignée, plus geignarde que brutale) : Chapelle 5, à Ohlsdorf. Vous savez ce que c'est Ohlsdorf ? Une colonie de tombes. Vous savez où c'est Ohlsdorf ? Près de Fuhlsbüttel. C'est là-bas en haut que se trouvent les trois terminus de Hambourg. À Fuhlsbüttel la prison, à Alsterdorf l'asile. Et à Ohlsdorf le cimetière. Voyez-vous, c'est là-bas qu'ils sont vos parents. C'est là-bas qu'ils habitent. Déplacés, émigrés, partis ! Et vous dites que vous ne le saviez pas ?

Beckmann : Qu'est-ce qu'ils font là-bas ? Ils sont morts ? Ils vivaient encore il n'y a pas si longtemps ! Comment pourrais-je le savoir ? J'ai passé trois ans en Sibérie. Plus de mille jours. Vous dites qu'ils sont morts ? Ils étaient là juste avant ! Pourquoi est-ce qu'ils sont morts avant que je revienne ? Pourtant ils n'avaient rien. Juste mon père qui avait cette toux. Mais il l'a toujours eue. Et ma mère qui avait les pieds froids à cause du carrelage dans la cuisine. Mais on ne meurt pas de ça. Pourquoi est-ce qu'ils sont morts ? Ils n'avaient pas de raison. Ils ne peuvent pas mourir comme ça sans rien dire !

Mme Kramer (sur le ton de la confidence, bougonne, sentimentale et grognon) : Vous en avez de bonne vous ! Vous faites un drôle de fils ! Enfin oublions ! Mille jours en Sibérie, ce n'est pas une mince affaire. Compréhensible qu'on perde les pédales et qu'on se laisse un peu aller.

Ils avaient un peu trop donné les Beckmann sous le Troisième Reich, vous le savez bien. Qu'est-ce qu'un vieil homme a encore besoin de porter l'uniforme ? Et puis avec les Juifs il y allait un peu fort, vous le savez, vous le fils ! Votre père, les Juifs il pouvait pas les encadrer. Ça lui échauffait la bile. Il voulait tous les renvoyer en Palestine qu'il disait toujours, furieux qu'il était. Dans la cave, quand il y avait une attaque et qu'une bombe tombait, il avait toujours un mot bien senti pour les Juifs. Un peu trop démonstratif qu'il était votre vieux père. Il a bien donné pour les nazis. Alors quand le moment des chemises brunes a été passé, ils l'ont éjecté le vieux. À cause des Juifs. C'était quand même un peu fort son truc avec les Juifs. Il aurait au moins pu tenir sa langue. Un peu trop actif qu'il était le vieux Beckmann. Et quand ça été fini, toute cette histoire de jeunots en chemise brune, ils sont allés le chatouiller un peu. Et pour être chatouilleux, il était chatouilleux ! Énormément chatouilleux. — Dites-moi, c'est quoi ce drôle de truc que vous avez sur le nez en guise de lunettes, ça me fait sourire depuis tout à l'heure. Pourquoi vous faites l'intéressant comme ça. On peut pas dire que ce sont des lunettes correctes. Vous n'en avez pas des normales, mon petit gars ?

Beckmann (répondant de façon automatique) :
Non, ce sont des lunettes de masque à gaz. C'était pour les soldats qui...

Mme Kramer : Je connais. Je sais. Mais moi j'oserais jamais mettre un truc pareil. Plutôt rester à la maison. C'est un truc qui irait encore à mon vieux. Vous savez ce qu'il vous dirait ? Il dirait : Foutre, mon gars ! Tu pourrais pas enlever cette balustrade !

Beckmann : Et puis encore ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon père ? Finissez de raconter ! Je veux savoir. Allez, continuez, Madame Kramer, continuez !

Mme Kramer : Il n'y a plus rien à raconter. Ils l'ont éjecté votre papa, sans retraite, ça va de soi. Et ils ont dû aussi vider les lieux. Ils n'ont pu garder qu'une marmite. C'était plutôt moche. Et les deux vieux, ils n'ont pas tenu le choc. Ils étaient au bout du rouleau. D'ailleurs ils n'avaient plus de goût à rien. Alors ils se sont dénazifiés, tout seuls, définitivement. Il a été conséquent avec lui-même votre vieux père, ça on peut pas dire le contraire.

Beckmann : Ils ont fait quoi ? Eux-mêmes ?

Mme Kramer (plus joviale que méchante) : Dénazifiés qu'ils se sont ! C'est ce qu'on dit, vous savez. C'est l'expression qu'on utilise entre nous. Oui, les deux vieux, ils n'avaient plus très envie de rien. Un jour on les a retrouvés étendus dans la cuisine, raides et tout bleus. Quelle connerie, il a dit mon mari, tout ce gaz, ça aurait bien fait un mois pour la cuisine.

Beckmann (d'une voix faible mais lourde de menace) : Je crois que c'est mieux si vous fermez la porte maintenant, vite. Très vite. Et fermez bien à clef. Fermez votre porte, vite, je vous dis, vite !

(La porte grince, Madame Kramer pousse un cri hystérique, la porte claque.)

Beckmann (d'une voix faible) : Je n'en peux plus, je n'en peux plus, je n'en peux plus.

L'Autre : Si, Beckmann, si ! Il faut tenir le coup.

Beckmann : Non, je ne veux plus supporter tout ça ! Va-t'en ! Stupide personnage ! Toujours à dire oui ! Va-t'en !

L'Autre : Non, Beckmann. Ta route est ici en haut. Viens, reste en haut, Beckmann, ta route est encore longue. Viens !

Beckmann : Tu es un porc ! — Mais c'est vrai, on supporte tout ça, oh oui ! On le supporte, sur cette route et on continue. Parfois on manque d'air ou on voudrait commettre un meurtre. Mais on continue à respirer et il n'y a pas de meurtre. On ne crie plus non plus, et on ne sanglote pas. On supporte. Deux morts. Qui parle aujourd'hui de deux morts ! ?

L'Autre : Reste tranquille, Beckmann. Viens !

Beckmann : Bien sûr c'est embêtant quand ce sont justement tes parents ces deux morts. Mais deux morts, deux vieux ! Dommage pour le gaz. Ça aurait pu servir pour la cuisine, pour tout un mois.

L'Autre : N'écoute pas, Beckmann ! Viens ! La route attend.

Beckmann : Oui, n'écoute pas ! Et pourtant on a le cœur qui crie, le cœur qui a envie de commettre un meurtre. Un pauvre bougre de cœur qui aurait envie de trucider ces tristes individus qui regrettent leur gaz ! On a un cœur qui a envie de dormir, au fond de l'Elbe, tu comprends ? Le cœur est tout éraillé d'avoir crié, et personne n'a entendu. Ici en bas personne. Et personne là-bas en haut. Deux vieux sont partis en exil dans la colonie des morts à Ohlsdorf. Hier il y en a eu peut-être deux mille, avant hier peut-être soixante-dix mille. Et demain il y en aura quatre mille ou six millions. Exilés dans les fosses communes du monde. Qui les réclame ? Personne ! Ici en bas personne pour écouter. Là-bas en haut pas de dieu pour écouter. Dieu dort et nous continuons à vivre.

L'Autre : Beckmann ! Beckmann ! N'écoute pas Beckmann ! Tu vois tout à travers tes lunettes de masque à gaz. Tu vois tout déformé Beckmann. N'écoute pas ! Il y a eu des époques autrefois, Beckmann, où les gens du Cap, quand

ils lisaient leurs journaux le soir près de leur lampe à abat-jour vert, poussaient de profonds soupirs en apprenant que deux jeunes filles étaient mortes de froid dans les glaces de l'Alaska. Autrefois, à Hambourg, il était parfois impossible de trouver le sommeil parce qu'il y avait eu un rapt d'enfant à Boston. Autrefois il pouvait arriver qu'à San Francisco on porte le deuil parce que quelqu'un s'était tué en ballon près de Paris.

Beckmann : Autrefois, autrefois, autrefois ! C'était quand ça ? Il y a dix mille ans ? Aujourd'hui, il n'y a plus que des listes de morts avec six zéros. Mais les gens ne soupirent plus près de leur lampe, ils dorment calmement, profondément, s'ils ont encore un lit. Ils passent sans se voir, muets, gorgés de souffrances, les joues creuses, durs, amers, cassés en deux, seuls. On les gave de chiffres qu'ils ont du mal à répéter parce qu'ils sont trop grands. Et ces chiffres disent que —

L'Autre : N'écoute pas, Beckmann !

Beckmann : Écoute, écoute jusqu'à en crever ! Les chiffres sont si grands qu'on a du mal à les répéter. Et ces chiffres disent —

L'Autre : N'écoute pas — !

Beckmann : Écoute ! Ils disent : morts, à moitié morts, morts par grenades, morts par éclats,

morts de faim, morts sous les bombes, morts sous la neige, morts dans les océans, morts de désespoir, perdus, égarés, disparus. Et ces chiffres ont plus de zéros qu'on a de doigts sur une main !

L'Autre : Mais n'écoute pas ! La route attend, Beckmann, viens !

Beckmann : Tu parles ! Elle va où ta route ? On est où ? Est-ce qu'on est encore ici ? Est-ce que c'est encore notre vieille terre ? Est-ce qu'on n'est pas couverts de poils ? Il n'y a pas une queue qui nous a poussé, avec des mâchoires de carnassier et des griffes ? Est-ce qu'on marche toujours sur deux jambes ? Dis-moi, c'est quoi ta route ? Elle va où ? Réponds, toi, l'Autre, toi qui dis toujours oui ! Réponds, toi qui a toujours réponse à tout !

L'Autre : Tu t'égares, Beckmann, viens, reste en haut ! Ta route est ici. N'écoute pas ! La route monte et descend. Ne crie pas quand elle descend et que tout devient sombre — la route continue et il y a partout des lumières : le soleil, les étoiles, les femmes, les fenêtres, les réverbères, et les portes ouvertes. Ne crie pas si tu restes une demi-heure dans le brouillard, la nuit, seul. Tu finiras toujours par rencontrer quelqu'un. Viens mon garçon, ne t'abandonne pas à la fatigue ! N'écoute pas la mélodie sentimentale du joueur de xylophone, n'écoute pas !

Beckmann : N'écoute pas ? C'est tout ce que tu as à répondre ? Des millions de morts, d'à moitié morts, de disparus — c'est tout pareil ? Et toi tu dis : n'écoute pas ! Je me suis perdu ? Oui, la route est grise, cruelle et sans fond. Mais nous sommes en route, dehors, nous boitons, pleurons et crevons de faim sur cette route, sans rien, dans le froid, fatigués ! Mais l'Elbe m'a recraché comme un morceau de viande avariée. L'Elbe ne veut pas me laisser dormir. Il faut que je vive, tu dis ! Que je vive cette vie ? Alors dis-moi aussi pour quoi, pour qui ? À quoi bon ?

L'Autre : Pour toi ! Pour la vie ! Ta route attend. Et il y aura aussi parfois des réverbères. Es-tu lâche au point d'avoir peur de l'obscurité entre deux réverbères ? Tu ne veux donc que des lumières ? Viens, Beckmann, viens jusqu'à la prochaine lumière.

Beckmann : J'ai faim, moi. J'ai froid, tu entends. Je ne peux plus rester debout, je suis fatigué. Ouvre donc une porte ! J'ai faim. La route est sombre et toutes les portes sont fermées. — Boucle-la, toi qui ne sais que dire oui, garde ton souffle pour d'autres : je veux retourner chez moi ! Je veux revoir ma mère ! J'ai envie de pain ! Pas de brioche non, inutile. Ma mère aurait sûrement eu un morceau de pain noir pour moi — et des chaussettes chaudes. Ensuite je me serais confortablement installé chez le

colonel, dans son fauteuil, et j'aurais lu Dostoïevski. Ou Gorki. Quand on est repu, bien au chaud, c'est magnifique de lire sur la souffrance des autres et de soupirer de compassion. Hélas, je ne peux pas garder les yeux ouverts. Je suis tellement fatigué. Je voudrais pouvoir bâiller comme un chien — bâiller jusqu'à m'en décrocher la mâchoire. Je ne peux plus rester debout. Je suis fatigué. Et maintenant j'en ai assez. J'en ai assez, tu comprends. Pas un millimètre de plus. Pas un —

L'Autre : Beckmann, n'abandonne pas ! Viens, Beckmann, la vie attend, Beckmann, viens !

Beckmann : Je ne veux pas lire Dostoïevski, j'ai déjà peur tout seul. Je ne viens pas. Non, je suis fatigué. Non, je ne viendrai pas. Je veux dormir. Ici, devant ma porte. Je vais m'asseoir devant ma porte, là, dans l'escalier et dormir. Dormir, dormir, jusqu'à ce que les murs de cette maison se mettent à craquer et s'écroulent. Ou bien jusqu'à la prochaine mobilisation. Je suis fatigué comme tout un univers en train de bâiller.

L'Autre : Ne t'abandonne pas à la fatigue, Beckmann ! Viens ! Vis !

Beckmann : Cette vie ? Non, cette vie vaut moins que rien. Je ne veux plus continuer. Qu'est-ce que tu dis ? En avant camarades, on va bravement jouer la pièce jusqu'à la fin. Qui sait dans quel endroit obscur on se trouvera

allongé ou contre quelle douce poitrine quand le rideau tombera à la fin ? Cinq actes de grisaille et de pluie.

L'Autre : Tu dois continuer. La vie est vivante, Beckmann. Sois vivant aussi !

Beckmann : Tais-toi ! La vie c'est ça :

Premier acte : Ciel gris. On fait mal à quelqu'un.

Deuxième acte : Ciel gris. On lui fait mal encore.

Troisième acte : Le ciel s'assombrit et il pleut.

Quatrième acte : Il fait encore plus sombre. On voit une porte.

Cinquième acte : Il fait nuit. Nuit noire, et la porte est fermée. On est dehors. Dehors devant la porte. Au bord de l'Elbe, de la Seine, de la Volga, du Mississipi. On est là, on déraile, on gèle, on a faim et on est foutrement fatigué. Et tout à coup un bruit dans l'eau, et les vagues font de jolis petits ronds autour, puis le rideau tombe. Les poissons et les asticots applaudissent sans faire de bruit. — Voilà comment c'est ! Est-ce que c'est beaucoup plus que rien, ça ? En tout cas moi je ne veux plus continuer. Mon bâillement est aussi grand que le monde !

L'Autre : Ne t'endors pas, Beckmann ! Tu dois continuer.

Beckmann : Qu'est-ce que tu dis ? Tu parles si doucement tout d'un coup.

L'Autre : Lève-toi Beckmann, la route attend.

Beckmann : La route, elle devra se passer de mes pas fatigués. Pourquoi t'éloignes-tu ? Je ne peux plus — presque plus — comprendre — (*Il bâille.*)

L'Autre : Beckmann, Beckmann !

Beckmann : Hein — (*Il s'endort.*)

L'Autre : Beckmann, tu dors !

Beckmann (endormi) : Oui, je dors.

L'Autre : Réveille-toi, Beckmann, tu dois vivre !

Beckmann : Non, je n'ai pas l'intention de me réveiller. Je suis en train de rêver. Un rêve merveilleux.

L'Autre : Arrête de rêver, Beckmann, tu dois vivre !

Beckmann : Vivre ? À quoi bon ? Je suis justement en train de rêver que je meurs.

L'Autre : Debout, je te dis. Vis !

Beckmann : Non, je n'ai plus envie de me lever. Je fais un rêve si beau. Je suis allongé sur la route et je meurs. Les poumons ne marchent plus, le cœur ne marche plus et mes jambes non plus. Beckmann tout entier ne marche

plus, tu entends ? Mutinerie caractérisée. Le sous-officier Beckmann ne veut plus avancer. Fantastique n'est-ce pas.

L'Autre : Viens, Beckmann, tu dois continuer.

Beckmann : Continuer ? À descendre, c'est ça que tu veux dire, à descendre ! À bas ! disent les Français. C'est si beau de mourir, tu sais, je n'aurais pas imaginé. Je crois que la mort est tout à fait supportable. D'ailleurs personne n'est jamais revenu parce que la mort lui était insupportable. Peut-être qu'elle est très gentille la mort, plus gentille peut-être que la vie. Peut-être que —

Je crois même que je suis déjà au ciel. Je ne sens plus mon corps — et c'est comme si on était au ciel quand on ne sent plus son corps. Et il y a un vieil homme qui s'avance, on dirait le bon Dieu. Oui, il est presque comme le bon Dieu. Peut-être un peu trop théologique. Et geignard. Si c'est ça le bon dieu ! Bonjour vieil homme. Es-tu le bon Dieu ?

Dieu (sur un ton geignard) : Je suis le bon Dieu, mon garçon, mon pauvre garçon !

Beckmann : Ah, c'est toi le bon Dieu ! Qui t'a donné ce nom, bon Dieu ? Les hommes, c'est ça ? Ou alors c'est toi ?

Dieu : Ce sont les hommes qui m'appellent le bon Dieu.

Beckmann : Bizarre ! Il faut que ce soient des hommes bien bizarres qui t'appellent ainsi. Ce sont sûrement ceux qui ont tout, qui ont le ventre plein, qui sont heureux et ceux qui ont peur de toi. Ceux qui marchent au soleil, qui sont amoureux ou repus ou qui ne manquent de rien — ou bien ceux qui, la nuit, ont soudain la trouille et qui disent : Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais moi je ne dis pas Mon Dieu, tu sais, moi je ne connais personne qui soit le bon dieu !

Dieu : Mon enfant, mon pauvre —

Beckmann : Quand as-tu jamais été bon, toi le bon Dieu ? Est-ce que tu as été bon quand mon garçon qui venait juste d'avoir un an, tu l'as laissé déchiqeter par une bombe, mon petit garçon ? Est-ce que tu as été bon quand tu l'as laissé assassiner, bon Dieu ?

Dieu : Je ne l'ai pas laissé assassiner.

Beckmann : Non, c'est vrai. Tu l'as simplement toléré. Tu n'as pas écouté quand il criait et que les bombes hurlaient. Tu étais où au fait quand les bombes hurlaient, bon Dieu. Tu étais bon peut-être quand onze homme ont disparu de mon commando de reconnaissance ? Onze hommes de moins, bon Dieu, et toi tu n'étais pas là, bon Dieu ! Ces onze hommes, ils ont crié bien fort, seuls dans la forêt, mais toi tu n'étais pas là, tout simplement pas là, bon Dieu.

Est-ce que tu as été bon à Stalingrad, bon Dieu ?
Est-ce que tu as été bon, là ? Oui ? Quand as-tu jamais été bon, bon Dieu ? Quand t'es-tu jamais soucié de nous, Dieu ?

Dieu : Plus personne ne croit en moi. Toi non plus, personne. Je suis le dieu en qui plus personne ne croit. Et dont plus personne ne se soucie. Vous ne vous souciez pas de moi.

Beckmann : Dieu aurait-il aussi étudié la théologie ? Qui se soucie de qui ? Ah, tu es vieux, Dieu, tu n'es pas à la page, tu ne fais plus le poids face à nos longues listes de morts et de peurs. Nous ne te connaissons plus, tu es un bon Dieu de légende. Aujourd'hui c'est d'un autre dont nous avons besoin. Un dieu pour notre peur et notre détresse, tu sais ? Un dieu tout neuf. Oh, nous t'avons cherché, Dieu, dans chaque ruine, dans chaque cratère de bombe, chaque nuit. Nous t'avons appelé. Dieu ! Nous avons crié vers toi, pleuré, maudit ! Où étais-tu, bon Dieu ? Où es-tu ce soir ? T'es-tu détourné de nous ? T'es-tu totalement replié dans tes vieilles et belles églises, Dieu ? Tu n'entends pas nos cris à travers les vitraux éclatés, Dieu ? Où es-tu ?

Dieu : Ce sont mes enfants qui se sont détournés de moi, pas moi d'eux. C'est vous, vous. Je suis le dieu en qui plus personne ne croit. Vous vous êtes détournés de moi.

Beckmann : Va-t'en, vieil homme ! Tu me gâches ma mort. Va-t'en, je vois bien que tu n'es qu'un théologien pleurnichard. Tu retournes les phrases : Qui se soucie de qui ? Qui s'est détourné de qui ? Vous de moi ? Tu es mort, Dieu. Sois vivant avec nous, sois vivant avec nous, la nuit, quand il fait froid, quand on est seul et que le ventre gargouille dans le silence — c'est là qu'il faut être vivant avec nous, Dieu. Ah, va-t'en, tu n'es qu'un théologien qui a de l'encre à la place du sang ! Va-t'en, tu ne sais que pleurnicher, vieil homme, très vieil homme !

Dieu : Mon garçon, mon pauvre garçon ! Mais je ne peux rien y faire. Je ne peux rien y faire.

Beckmann : Oui, c'est ça, Dieu. Tu ne peux rien y faire. Plus personne ne te craint. Plus personne ne t'aime. Et tu n'es plus à la page. Les théologiens ont fait de toi un vieux. Ton pantalon est effrangé, tes semelles trouées et ta voix est devenue faible — trop faible pour le fracas de notre époque. Impossible de t'entendre désormais.

Dieu : Non, personne ne m'entend, plus personne. Vous faites trop de bruit !

Beckmann : Ou bien ta voix est trop faible, Dieu ? As-tu trop d'encre dans le sang, Dieu ? Trop de cette encre pâle des théologiens ? Va-t'en, vieil homme ! Ils t'ont emmuré dans les églises, impossible de s'entendre. Va, mais veille

à trouver quelque trou ou un nouveau costume ou une forêt bien sombre avant l'arrivée des ténèbres définitives, sinon ils vont tout te mettre sur le dos si ça tourne mal. Et ne tombe pas dans le noir, vieil homme ! Le chemin est raide et plein de squelettes. Bouche-toi le nez, Dieu ! Et puis dors bien, vieil homme, continue à bien dormir. Bonne nuit !

Dieu : Un nouveau costume ou une forêt sombre ? Mes pauvres enfants, mes pauvres ! Mon cher garçon —

Beckmann : Oui, va, bonne nuit !

Dieu : Mes pauvres, mes pauvres — (*Il s'en va.*)

Beckmann : Les vieux incapables de s'adapter aux nouvelles conditions sont les plus à plaindre de nos jours. Nous sommes tous dehors. Même Dieu est dehors, et il n'y a plus personne pour lui ouvrir une porte. Il n'y a finalement plus que la mort qui a encore une porte pour nous. Et c'est là que je vais.

L'Autre : Tu ne dois pas attendre la porte que la mort nous ouvre. La vie a mille portes. Qui peut t'assurer que derrière la porte de la mort il y a autre chose que le néant ?

Beckmann : Et qu'est-ce qu'il y a derrière les portes que nous ouvre la vie ?

L'Autre : La vie justement ! La vie ! Viens, tu dois continuer !

Beckmann : Je n'en peux plus. Tu n'entends donc pas siffler mes poumons : Chhhheeee, Chhhheeee, Chhhheeee — Je n'en peux plus.

L'Autre : Tu peux. Tes poumons ne sifflent pas.

Beckmann : Mes poumons sifflent. Quoi d'autre sinon ? Écoute : Chhhheeee, Chhhheeee, Chhhheeee — Quoi d'autre ?

L'Autre : Un balai de cantonnier ! Là, il y a un balayeur qui vient. Il vient vers nous et son balai racle le pavé comme un poumon d'asthmatique. Écoute : Chhhheeee, Chhhheeee, Chhhheeee.

Beckmann : Le balai du balayeur fait Chhhheeee, Chhhheeee, comme les poumons d'un agonisant. Et le balayeur a des bandes rouges sur son pantalon. C'est le général des balayeurs. Un général des balayeurs allemand. Et quand il balaie, les poumons des mourants font : Chhhheeee, Chhhheeee. Balayeur !

Le Balayeur : Je ne suis pas balayeur.

Beckmann : Tu n'es pas balayeur ? Et tu es quoi alors ?

Le Balayeur : Je suis employé des pompes funèbres : ordures et pourriture en tout genre.

Beckmann : Tu es la mort ! Et tu te promènes en balayeur.

Le Balayeur : Aujourd'hui en balayeur. Hier en général. La mort ne peut faire la fine bouche. Des morts, il y en a partout. Et aujourd'hui ils sont même dans la rue. Hier ils étaient sur les champs de bataille — la mort était alors général, avec une musique de xylophone comme accompagnement. Aujourd'hui ils sont allongés dans la rue, et le balai de la mort fait chhhheee — chhheee.

Beckmann : Et le balai de la mort fait chhhheee — chhheee. Passer de général à balayeur ! La cote des morts est donc tombée si bas ?

Le Balayeur : Elle baisse. Elle baisse. Pas de salut. Pas de glas. Pas d'oraison funèbre. Pas de monument. Elle baisse. Elle baisse. Et mon balai fait chhhheeee — chhhheee.

Beckmann : Tu dois déjà partir ? Reste un peu ici ! Prends-moi avec toi, mort, mort — tu m'oublies — mort !

Le Balayeur : Je n'oublie personne ! Mon xylophone joue « Les Vieux Camarades », et mon balai fait chhheee — chhheee — chhheee. Je n'oublie personne.

Beckmann : Mort, mort, ouvre ta porte pour moi ! Mort, ne ferme pas ta porte ! Mort —

Le Balayeur : Ma porte est toujours ouverte. Toujours. Le matin. L'après-midi. La nuit. Dans la lumière et le brouillard. Ma porte est toujours ouverte. Toujours. Partout. Et mon balai fait chhhee — chhheee. (*Le chhheee — chhheee s'estompe, la mort s'en va.*)

Beckmann : Chhheee — chhheee. Tu entends comme mes poumons sifflent ? Comme le balai d'un çantonnier. Et le balayeur laisse sa porte grande ouverte. Et le balayeur s'appelle la mort. Et son balai racle comme mes poumons, comme une vieille pendule éraillée : chhheee — chhhheee...

L'Autre : Beckmann, debout ! Il est encore temps. Viens, respire, respire la vie !

Beckmann : Mais mes poumons font déjà —

L'Autre : Ce ne sont pas tes poumons. C'était le balai, Beckmann, le balai d'un employé municipal.

Beckmann : D'un employé municipal ?

L'Autre : Oui, et il est parti depuis longtemps. Viens, relève-toi, respire ! La vie attend avec ses milliers de réverbères et ses milliers de portes ouvertes.

Beckmann : Une porte, une seule porte suffit. Et il a dit qu'il la laissait ouverte, pour moi, pour toujours, tout le temps. Une porte.

L'Autre : Debout ! C'est un rêve de mort. Tu vas en mourir à force de rêver. Debout !

Beckmann : Non, je veux rester allongé. Ici, devant la porte. Et la porte est ouverte — il l'a dit. Je reste étendu ici. Me lever ? Non, je fais justement un rêve si beau. C'est un rêve merveilleux. Je rêve, je rêve que tout est fini. Un balayeur est venu et il s'appelait la mort. Et son balai raclait comme mes poumons. La mort. Et il m'a promis une porte, une porte ouverte. Les balayeurs peuvent être gentils. Gentils comme la mort. Et l'un d'eux est passé près de moi.

L'Autre : Tu rêves Beckmann. Tu fais un mauvais rêve. Réveille-toi, vis !

Beckmann : Vivre ? Je suis allongé dans la rue et tout est fini, tout, tout. En tout cas, moi, je suis mort. Tout est fini et je suis mort, bien mort.

L'Autre : Beckmann, Beckmann, il faut que tu vives. Tout vit. À côté de toi. À gauche, à droite, devant toi, les autres. Et toi ? Où es-tu ? Vis, Beckmann ! Tout vit !

Beckmann : Les autres ? C'est qui les autres ? Le colonel ? Le directeur ? Madame Kramer ? Vivre avec eux ? Oh, je suis si bien mort ! Les autres sont partis et je ne veux jamais les revoir. Les autres sont des assassins.

L'Autre : Beckmann, tu mens !

Beckmann : Je mens ? Ils ne sont pas mauvais ? Ils sont bons ?

L'Autre : Tu ne connais pas les gens. Ils sont bons !

Beckmann : Oh, ils sont bons ! Et ils m'ont tué en toute bonté ! Tué de leurs rires. Jeté devant la porte. Chassé. Par bonté d'âme. Ils sont obtus jusqu'au cœur de leurs rêves. Obtus jusqu'au plus profond de leur sommeil. Et ils passent devant mon cadavre — obtus jusque dans le sommeil. Ils rient et mastiquent et chantent et dorment et digèrent sans même remarquer mon cadavre. Ma mort n'est rien.

L'Autre : Tu mens, Beckmann !

Beckmann : Non, toi qui dit toujours oui, les gens passent devant mon cadavre. Les cadavres, c'est ennuyeux et gênant.

L'Autre : Ce n'est pas ainsi que les gens passent devant ta mort, Beckmann. Les gens ont un cœur. Les gens pleurent ta mort, Beckmann,

et ils ont encore ton cadavre devant les yeux quand ils cherchent le sommeil. Ils ne passent pas sans voir.

Beckmann : Si, toi qui dit toujours oui, ils passent ! Les cadavres, c'est pas beau et c'est gênant. Ils passent simplement à côté, vite, en se bouchant le nez et en fermant les yeux.

L'Autre : Non, ils n'agissent pas ainsi. Leur cœur se serre à chaque mort.

Beckmann : Regarde ! Tu vois, il y en a un qui arrive. Tu le reconnais ? C'est le colonel qui voulait me redonner une apparence humaine avec son vieux costume. Mon Colonel, mon Colonel !

Le Colonel : Sacre dieu ! Il y a donc encore des mendiants ! C'est comme autrefois !

Beckmann : Exactement, mon Colonel, exactement. Tout est comme autrefois. Et ce sont toujours les mêmes qui font les mendiants. Mais je ne suis pas un mendiant, mon Colonel, non. Je suis un noyé. Je suis un déserteur, mon Colonel. J'étais un soldat à bout de forces, mon Colonel. Hier j'étais le sous-officier Beckmann, mon Colonel, vous vous souvenez de mon nom ? Beckmann. J'étais un peu tendre, pas vrai mon Colonel, vous vous rappelez ? Oui, et demain soir, on me retrouvera sur la rive de Blankenese, con comme une carpe et tout gonflé. Terrible

mon Colonel, n'est-ce pas ? Et vous m'avez sur la conscience, mon Colonel. Terrible n'est-ce pas ? Deux mille onze plus Beckmann, ça fait deux mille douze. Deux mille douze fantômes dans la nuit, hou la la...!

Le Colonel : Mais je ne vous connais pas. Jamais entendu parler d'un Beckmann ! Vous aviez quel grade ?

Beckmann : Mais mon Colonel, vous n'allez tout de même pas oublier votre dernier meurtre ! Avec des lunettes de masque à gaz et une coupe de prisonnier et une jambe raide ! Sous-officier Beckmann, mon Colonel !

Le Colonel : Ah oui ! Lui ! Voyez-vous, tous ces petits gradés, il faut toujours s'en méfier. Rien que des têtes de lard, des raisonneurs, des pacifistes, des aspirants noyés. Vous vous êtes noyé ? Oui, vous étiez un de ceux qui ont un peu dégénéré pendant la guerre. Déshumanisé, pas la moindre vertu militaire ! Pas beau à voir, tout ça !

Beckmann : N'est-ce pas, mon Colonel ? Pas beau à voir de nos jours tous ces cadavres blêmes et mous. Et c'est vous le meurtrier, mon Colonel, vous ! Vous supportez tout ça, mon Colonel, être un meurtrier ? Vous vous sentez comment en meurtrier, mon Colonel ?

Le Colonel : Comment ? Pardon ? Moi ?

Beckmann : Oui, vous mon Colonel, vous m'avez tué avec votre rire. Votre rire était plus terrible que toutes les morts du monde, mon Colonel. Vous m'avez tué par votre rire, mon Colonel.

Le Colonel (ne comprend pas) : Ah bon ? Ma foi ! Vous êtes sans doute un de ceux qui auraient crevé de toute façon. Bonsoir !

Beckmann : Je vous souhaite une bonne nuit, mon Colonel ! Et merci beaucoup pour l'épitaphe ! Tu as entendu, toi qui dis toujours oui, toi le philanthrope ! Épitaphe pour un soldat noyé. Épilogue d'un homme pour un autre homme.

L'Autre : Tu rêves, Beckmann, tu rêves. Les hommes sont bons.

Beckmann : Tu es bien enroué, ténor plein d'optimisme ! Ça t'a cassé la voix ? Oh oui, les hommes sont bons. Mais il y a des jours comme ça où on ne rencontre que les quelques mauvais qui existent. Mais les hommes ne sont pas si mauvais. Je ne faisais que rêver. Je ne veux pas être injuste. Les gens sont bons. Mais ils sont tellement différents, c'est ça, si incroyablement différents. L'un est un colonel, alors que l'autre n'est qu'un petit gradé. Le colonel est repus, il est en bonne santé et il a un caleçon en laine. Et le soir il a un lit et une femme.

L'Autre : Beckmann, arrête de rêver ! Lève-toi ! Vis ! Tu rêves tout de travers.

Beckmann : Et l'autre qui crève la faim, qui boite et n'a même pas une chemise à se mettre. Le soir il n'a qu'une vieille chaise longue en guise de lit, et le couinement des rats asthmatiques dans sa cave remplace le murmure d'une épouse. Non, les gens sont bons. Simplement différents, extraordinairement différents les uns des autres.

L'Autre : Les gens sont bons. Simplement ils ne se doutent pas de tout. Ils ne se doutent jamais de tout. Mais leur cœur ! Regarde leur cœur — leur cœur est bon. C'est seulement la vie qui ne leur permet pas de dévoiler leur cœur. Crois-moi, dans le fond ils sont bons, tous.

Beckmann : Bien sûr. Dans le fond. Mais le fond est si profond. Si incroyablement profond. Oui, au fond ils sont bons — simplement différents. L'un est blanc et l'autre est gris. L'un a un caleçon et l'autre pas. Et le gris sans caleçon, c'est moi. Pas de chance, noyé Beckmann, sous-officier réformé, humain réformé.

L'Autre : Tu rêves, Beckmann, lève-toi ! Vis ! Viens, regarde ! Les hommes sont bons.

Beckmann : Et ils passent devant mon cadavre en mastiquant, en riant, en crachant, en

digérant. C'est comme ça qu'ils passent devant moi, les braves bons !

L'Autre : Réveille-toi, rêveur ! Tu fais un mauvais rêve, Beckmann. Réveille-toi !

Beckmann : Oh oui, je fais un rêve effrayant. Là, voilà le directeur de cabaret qui arrive. Est-ce que je dois l'interviewer, toi qui as réponse à tout ?

L'Autre : Viens, Beckmann ! Vis ! La rue est pleine de lumières. Tout vit ! Accroche-toi !

Beckmann : M'accrocher ? À qui ? Au colonel ? Non !

L'Autre : Aux autres, Beckmann. Vis avec les autres !

Beckmann : Même avec ce directeur ?

L'Autre : Même avec lui ! Avec tout le monde.

Beckmann : Bon ! Même avec le directeur... Ohé, Monsieur le Directeur !

Le Directeur : Oui ! Comment ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Beckmann : Vous me reconnaissez ?

Le Directeur : Non — si, attendez ! Lunettes

de masque à gaz, coupe à la russe, capote de soldat. Oui, le débutant avec sa petite chanson d'adultère ! C'était comment votre nom déjà ?

Beckmann : Beckmann.

Le Directeur : C'est ça ! Et alors ?

Beckmann : Vous m'avez assassiné, Monsieur le Directeur !

Le Directeur : Mais mon cher —

Beckmann : Si. Parce que vous étiez lâche. Parce que vous avez trahi la vérité. Vous m'avez poussé dans l'Elbe mouillée parce que vous n'avez pas donné au débutant la chance de débiter. Je voulais travailler. J'avais faim. Mais votre porte s'est refermée derrière moi. Vous m'avez expédié dans l'Elbe, Monsieur le Directeur.

Le Directeur : Il faut que vous soyez un garçon bien sensible. Se précipiter dans l'Elbe, dans cette eau mouillée...

Beckmann : Bien mouillée, Monsieur le Directeur ! Et je me suis gorgé de cette eau de l'Elbe jusqu'à en être rassasié. Être rassasié au moins une fois, Monsieur le Directeur, jusqu'à en être mort. Tragique, n'est-ce pas ? Ça ferait une chanson à succès pour votre revue ? Chanson de notre époque : rassasié à en crever !

Le Directeur (sur un ton sentimental mais très détaché) : Mais c'est terrible. Vous étiez un des rares à avoir un peu de sensibilité. Totalement déplacé aujourd'hui, pas convenable. Vous étiez obsédé par la vérité, un vrai petit fanatique. Vous auriez fait s'évaporer tout mon public avec votre chansonnette.

Beckmann : Alors vous m'avez fermé la porte, Monsieur le Directeur. Et en bas, il y avait l'Elbe.

Le Directeur (comme précédemment) : L'Elbe, oui. Noyé. Terminé. Pauvre bougre. Écrasé par la vie. Aplati, écrabouillé. Rassasié à en crever ! Oui, si on était tous aussi sensibles !

Beckmann : Mais on ne l'est pas, Monsieur le Directeur ! On n'est pas aussi sensible que ça...

Le Directeur (comme précédemment) : Grand Dieu non ! Vous faisiez partie de ces millions de gens qui ne peuvent faire autrement que de traverser la vie en clopinant et qui sont contents quand ils tombent. Dans l'Elbe, dans la Spree, dans la Tamise — qu'importe ! Pas de repos avant !

Beckmann : Et vous m'avez donné le coup de pied pour me faire tomber.

Le Directeur : C'est absurde ! Qui a dit ça ? Vous étiez prédestiné pour des rôles tragiques. Mais le sujet est superbe ! Ballade d'un débutant : le noyé avec des lunettes de masque à gaz ! Dommage que le public ne veuille pas voir ce genre de chose. Dommage... (*Il s'en va.*)

Beckmann : Bonne soirée, Monsieur le Directeur !
Tu as entendu ? Alors je dois vivre comme le colonel ? Continuer à vivre comme ce directeur ? Avec eux ?

L'Autre : Tu rêves, Beckmann ! Réveille-toi !

Beckmann : Je rêve ? Je vois tout déformé à travers mes infâmes lunettes de masque à gaz ? Ce ne sont donc tous que des marionnettes ? De grotesques marionnettes, des caricatures d'hommes ? Tu as entendu l'épithète dont m'a gratifié mon assassin ? Épilogue pour un débutant : encore un de ceux qui — oh toi, l'Autre ! Et je dois rester en vie ? Continuer à traîner la jambe dans la rue ? À côté des autres ? Ils ont tous ce même visage terrible et indifférent. Et ils parlent tous à n'en plus finir ; mais quand on leur demande un petit « oui », ils sont là, bouche cousue, et abrutis comme — oui, comme des hommes. Et ils sont lâches aussi. Ils nous ont trahis. Terriblement trahis. Quand nous étions encore tout petits, ils ont fait la guerre. Et quand on était plus grands, ils nous ont parlé de la guerre. Avec quel enthousiasme !

Ils étaient toujours pleins d'enthousiasme. Et quand on a été encore un peu plus grands, ils nous ont concocté une bonne petite guerre. Et ils nous y ont envoyés. Et ils étaient enthousiastes. Ils étaient toujours enthousiastes. Et personne pour nous dire où nous allions. Personne pour nous dire que nous allions en enfer. Oh non, personne ! Ils ont fait des musiques militaires et des cérémonies de commémoration. Et des rapports militaires et des plans d'attaque. Et des chants héroïques et des orgies de sang. Tellement ils étaient enthousiastes. Enfin la guerre est arrivée. Et ils nous y ont envoyés. Et ils ne nous ont rien dit. Simplement — bonne chance, les gars ! C'est ce qu'ils ont dit. Bonne chance, les gars ! C'est comme ça qu'ils nous ont trahis. Effroyablement trahis. Et maintenant, ils sont tous assis derrière leurs portes. Monsieur le professeur, Monsieur le directeur, Monsieur le juge, Monsieur le médecin. Maintenant, plus personne ne nous a envoyés là-bas ! Non, personne. Ils sont assis derrière leur porte. Et ils les gardent bien fermées, leurs portes ! Et nous, on est dehors. Et depuis leur estrade et leur fauteuil, ils nous montrent du doigt. C'est comme ça qu'ils nous ont trahis. Effroyablement trahis. Et maintenant ils passent devant notre mort, comme ça ! Ils passent devant !

L'Autre : Ils ne passent pas devant, Beckmann. Tu exagères. Tu rêves. Regarde leur cœur, Beckmann. Ils ont un cœur ! Ils sont bons !

Beckmann : Mais Madame Kramer, elle, elle passe devant mon cadavre.

L'Autre : Non. Elle aussi a un cœur !

Beckmann : Madame Kramer !

Mme Kramer : Oui !

Beckmann : Avez-vous un cœur, Madame Kramer ? Où était votre cœur, Madame Kramer, quand vous m'avez assassiné ? Si, si, Madame Kramer, vous avez assassiné le fils des vieux Beckmann ! Vous n'auriez pas aussi expédié ses parents ? Allons, un peu de franchise, Madame Kramer ! Disons un petit peu aidé ? Empoisonné un peu la vie, disons ? Et expédié ensuite le fils dans l'Elbe — mais votre cœur, Madame Kramer, que dit votre cœur ?

Mme Kramer : Vous, avec les drôles de lunettes, vous avez fait la culbute dans l'Elbe ? J'aurais dû y penser. Vous aviez une tête si mélancolique, mon petit. Faire la culbute dans l'Elbe ! Pauvre gamin ! Non mais ça alors !

Beckmann : Oui, parce que vous avez mis tant de cœur et de tact à me raconter la fin de mes parents ! Votre porte était la dernière. Et vous m'avez laissé dehors. Alors que pendant mille jours et mille nuits en Sibérie j'avais espéré cette porte. Vous avez commis un petit meurtre en passant, pas vrai ?

Mme Kramer (énergique pour ne pas fondre en larmes) : Il y a des types comme ça qui n'ont pas de chance. Vous étiez de ceux-là. La Sibérie. Le robinet du gaz. Ohlsdorf. C'est vrai que c'est un peu dur à digérer. Ça me fend le cœur, mais où irait-on s'il fallait s'apitoyer sur tout le monde ? Vous faisiez une telle tête mon garçon. Un gamin pareil ! Mais il faut pas se laisser prendre, sinon le peu de margarine qu'on a déjà sur son pain, il a goût de rance. Faire tout bonnement la culbute dans l'eau ! On en voit des choses ! Tous les jours il y en a un qui se fait la belle !

*Beckmann : Oui, oui, bon vent, Madame Kramer !
Eh l'Autre ! Tu as entendu ? Épitaphe d'une femme de cœur pour un jeune homme. Tu as entendu ? Tu ne dis plus rien, toi qui as toujours réponse à tout ?*

L'Autre : Réveille-toi — Beckmann —

Beckmann : Voilà que tu parles bien doucement ! Et tu te tiens bien loin !

L'Autre : Tu fais un rêve de mort, Beckmann. Réveille-toi ! Vis ! Ne te prends pas tant au sérieux ! Tous les jours, il y a des gens qui meurent. Faut-il pour autant remplir l'éternité de cris de douleur ? Vis ! Mange ta tartine de margarine, vis ! Elle a tant de facettes la vie. Accroche-toi ! Relève-toi !

Beckmann : Oui, je me relève. Car il y a ma femme qui arrive. Ma femme est bonne. Non, elle est accompagnée de son ami. Mais autrefois elle était bonne. Mais pourquoi aussi suis-je resté trois ans en Sibérie ? Elle a attendu trois ans, je le sais, car elle était bonne avec moi. C'est ma faute. Elle était bonne. Savoir si elle l'est encore aujourd'hui ?

L'Autre : Essaie ! Vis !

*Beckmann : Hé ! N'aie pas peur, c'est moi ! Regarde-moi au moins ! Ton mari ! Beckmann, moi ! Hé, je me suis donné la mort, femme. Tu n'aurais pas dû faire ça, dis ! Avec l'autre ! Je n'avais que toi. Mais tu ne m'entends même pas. Dis ! Je sais que tu as dû attendre trop longtemps. Mais ne sois pas triste, je vais bien. Je suis mort. Sans toi, je n'avais plus la force ! Hé ! Regarde-moi au moins ! Hé ! *(La femme passe lentement, étroitement enlacée au bras de son ami, sans entendre Beckmann.)*
Hé ! Tu étais pourtant ma femme ! Regarde-moi au moins, tu m'as pourtant assassiné, alors tu peux au moins me regarder ! Hé, tu ne m'entends pas ? Tu m'as pourtant assassiné, dis — et maintenant tu passes comme ça ? Hé, pourquoi tu ne m'entends pas ? *(La femme a disparu au bras de son ami.)* Elle ne m'a pas entendu. Elle ne me connaît déjà plus. Suis-je donc mort depuis si longtemps ? Elle m'a oublié, alors que je suis mort depuis un jour seulement.*

Voilà comme ils sont bons les gens, tellement bons ! Et toi ? Toujours à dire oui, à lancer des hourras, à avoir réponse à tout ? ! Tu ne dis rien ? Tu te tiens bien à l'écart ! Est-ce que je dois continuer à vivre ? C'est pour ça que je suis revenu de Sibérie ! Et toi, tu dis que je dois vivre ! Toutes les portes sont fermées, des deux côtés de la rue. Tous les réverbères sont éteints, tous. Et l'on n'avance qu'à force de tomber ! Et tu dis que je dois continuer à tomber ? Tu n'as pas d'autre chute pour moi ? Ne t'éloigne pas tant, bouche cousue ! Est-ce que tu as encore une lumière pour moi dans cette obscurité ? Parle ! D'habitude, tu as la langue bien pendue.

L'Autre : Regarde, voilà la jeune femme qui t'a repêché dans l'Elbe, qui t'a réchauffé. La jeune femme, Beckmann, qui voulait embrasser ta petite tête d'idiot. Elle, elle ne passera pas devant ta mort. Elle t'a cherché partout.

Beckmann : Non ! Elle ne m'a pas cherché ! Personne ne m'a cherché ! Je veux arrêter de croire à ça. Je suis incapable de tomber encore, tu entends ! Personne ne me cherche !

L'Autre : Cette jeune femme t'a cherché partout !

Beckmann : Tu me tortures, toi qui dis toujours oui ! Va-t'en !

La Jeune Femme (sans le voir) : Poisson ! Poisson ! Où es-tu, petit poisson froid ?

Beckmann : Moi ? Je suis mort !

La Jeune Femme : Oh, tu es mort ? Et moi qui te cherche partout dans ce monde !

Beckmann : Pourquoi tu me cherches ?

La Jeune Femme : Pourquoi ? Parce que je t'aime, pauvre fantôme ! Et maintenant tu es mort ? J'aurais tellement voulu t'embrasser, poisson tout froid !

Beckmann : Faut-il se lever et continuer, parce que les jeunes filles nous appellent ? Mademoiselle ?

La Jeune Femme : Oui, poisson ?

Beckmann : Et si je n'étais pas mort ?

La Jeune Femme : Oh ! Alors nous irions ensemble à la maison, chez moi. Oui, sois de nouveau vivant, petit poisson froid ! Pour moi. Avec moi. Viens ! Nous serons vivants ensemble, tous les deux !

Beckmann : Est-ce que je dois vivre ? Tu m'a vraiment cherché ?

La Jeune Femme : Toujours. Toi ! Simplement toi ! Tout ce temps tournée vers toi. Ah, pourquoi es-tu mort, pauvre fantôme tout gris ? Tu ne veux pas être vivant, avec moi ?

Beckmann : Si, si, si. J'arrive. Je veux être vivant avec toi !

La Jeune Femme : Oh, mon poisson !

Beckmann : Je me lève. Tu es la lumière qui brûle pour moi. Pour moi tout seul. Et nous allons être vivants ensemble. Et nous marcherons serrés l'un contre l'autre dans cette rue sombre. Viens ! Nous allons être vivants, ensemble, serrés l'un contre l'autre —

La Jeune Femme : Oui, je ne brûle que pour toi dans la rue sombre.

Beckmann : Tu brûles, tu dis ? Mais qu'est-ce que c'est ? Tout devient sombre ! Où es-tu ?

(On entend de loin le tec — toc de l'unijambiste.)

La Jeune Femme : Tu entends ? La mort qui rampe et qui ronge — je dois partir, poisson, je dois partir, pauvre fantôme tout froid.

Beckmann : Où vas-tu ? Reste ici ! Il fait si sombre tout d'un coup. Lumière, petite lumière ! Éclaire-moi ! Qui tape ici ? Il y a quelqu'un qui tape ! Tec — toc — tec — toc ! Qui tape de la

sorte ? Là — tec — toc — tec — toc ! De plus en plus fort ! De plus en plus près ! Tec — toc — tec — toc ! *(Il crie.)* Là ! *(Il murmure.)* Le géant, le géant avec une seule jambe et ses deux béquilles. Tec — toc — il se rapproche ! Tec — toc — il vient vers moi ! Tec — toc — tec — toc !!! *(Il crie.)*

L'Unijambiste (sur un ton froid et distant) : Beckmann !

Beckmann (d'une voix faible) : Je suis là.

L'Unijambiste : Tu vis encore Beckmann ? Tu as pourtant commis un meurtre, Beckmann. Et tu vis encore ? !

Beckmann : Je n'ai commis aucun meurtre !

L'Unijambiste : Si, Beckmann. Chaque jour nous sommes assassinés, et chaque jour nous assassinons. Chaque jour, nous passons devant un meurtre. Et c'est toi qui m'as assassiné, Beckmann. Tu as déjà oublié ? J'ai pourtant passé trois ans en Sibérie, Beckmann, et hier soir je voulais rentrer chez moi. Mais ma place était prise — tu étais là, Beckmann, à ma place. Et je suis allé dans l'Elbe, Beckmann, hier soir, tout droit. Où aurais-je pu aller, Beckmann ? Tu sais, l'Elbe était froide et mouillée. Mais maintenant je me suis habitué, maintenant je suis mort. Dire que tu as pu oublier si vite, Beckmann ! Un meurtre, ça ne s'oublie

pourtant pas si vite ! Ça doit vous poursuivre, Beckmann. Oui, j'ai fait une erreur, tu sais. Je n'aurais pas dû rentrer chez moi. Chez moi, il n'y avait plus de place pour moi, Beckmann, parce que tu étais là. Je ne t'accuse pas, Beckmann, on assassine tous, tous les jours, toutes les nuits. Mais il ne faut quand même pas oublier si vite nos victimes. Il ne faut pas passer devant nos meurtres. Oui, Beckmann, tu as pris ma place. Sur mon canapé, à côté de ma femme, ma femme à moi dont j'avais rêvé pendant trois années, pendant mille nuits en Sibérie ! Chez moi il y avait un homme qui avait mis mes affaires, Beckmann, elles étaient beaucoup trop grandes pour lui, mais il les portait, et il se sentait bien au chaud dans mes affaires, à côté de ma femme. Et toi, tu étais cet homme, Beckmann. Alors je me suis laissé couler. Dans l'Elbe. Elle était bien un peu froide, Beckmann, mais on s'habitue vite. Maintenant ça fait presque un jour entier que je suis mort — et toi tu m'as assassiné et tu as déjà oublié ce meurtre ! Il ne faut pas, Beckmann, il ne faut pas oublier les meurtres, ce sont les mauvais qui agissent ainsi. Tu ne m'oublies pas, Beckmann, dis-moi ! Il faut que tu me promettes de ne pas oublier ton meurtre !

Beckmann : Je ne t'oublie pas.

L'Unijambiste : C'est bien, Beckmann. Alors on peut être mort en paix quand il y a au moins une personne qui pense à moi, au moins mon

assassin — simplement de temps en temps — la nuit parfois, Beckmann, quand tu ne peux pas dormir ! Ainsi je pourrai être mort en paix — (*Il s'en va.*)

Beckmann (se réveille) : Tec — toc — tec — toc !!! Où suis-je ? J'ai rêvé ? Je ne suis donc pas mort ? Je ne suis donc toujours pas mort ? Tec — toc — tec — toc pendant toute la vie ! Tec — toc — tec — toc pendant toute la mort ! Tec — toc — tec — toc ! Tu entends ? La mort qui rampe et qui ronge ! Et moi je dois vivre ? Et toutes les nuits, il y aura un homme en sentinelle près de mon lit, et toujours ses pas : tec — toc — tec — toc ! Non !

C'est ça la vie ! Un homme est là, et cet homme rentre en Allemagne, et cet homme a froid. Il a faim et traîne la jambe. Un homme rentre en Allemagne ! Il rentre chez lui, mais son lit est occupé. Une porte claque et il se retrouve dehors. Un homme rentre en Allemagne ! Il rencontre une jeune femme, mais cette jeune femme a un mari qui n'a qu'une jambe et qui gémit sans arrêt un nom. Et ce nom c'est Beckmann. Une porte claque et il se retrouve dehors.

Un homme rentre en Allemagne ! Il cherche d'autres hommes, mais un colonel le trucidé de son rire. Une porte claque et il se retrouve dehors.

Un homme rentre en Allemagne ! Il cherche du travail, mais un directeur est lâche et la porte claque, et de nouveau il se retrouve dehors.

Un homme rentre en Allemagne ! Il cherche ses parents, mais une vieille femme pleure après son gaz, et la porte claque et il se retrouve dehors.

Un homme rentre en Allemagne ! Alors arrive l'unijambiste — tec — toc — tec — toc, il fait. Tec — toc, et l'unijambiste dit : Beckmann. Toujours Beckmann. Son souffle dit Beckmann, son ronflement dit Beckmann, ses gémissiments disent Beckmann, son cri, ses injures, ses prières disent Beckmann. Et il traverse la vie de son assassin tec — toc — tec — toc ! Et l'assassin, c'est moi. Moi ? L'assassiné, moi qu'ils ont assassiné, je suis l'assassin ? Qui nous empêchera de devenir des assassins ? Chaque jour on est assassiné, et chaque jour on assassine ! Chaque jour on passe devant un meurtre ! Et Beckmann l'assassin ne supporte plus d'être assassiné et d'être un assassin. Et il crie à la face du monde : je meurs ! Et il se retrouve étendu dans une rue, cet homme qui rentre en Allemagne, et il meurt. Autrefois il y avait des mégots de cigarettes, des épluchures d'oranges et des papiers dans les rues, maintenant il y a des hommes, ça ne veut pas dire grand-chose. Alors arrive un balayeur, un balayeur allemand, en uniforme, avec des bandes rouges sur le côté, de la division ordures et pourriture, et il trouve l'assassin assassiné, Beckmann. Mort de faim, de froid, allongé là. Au vingtième siècle. Cinquième décennie. Dans la rue. En Allemagne. Et les gens passent devant sa mort, sans y faire attention, résignés,

blasés, dégoûtés, indifférents — indifférents, tellement indifférents ! Et le mort sent jusqu'au plus profond de son rêve que sa mort fut comme sa vie : vide de sens, insignifiante, grise. Et toi — toi tu dis que je dois vivre ! À quoi bon ? Pour qui, pour quoi ? N'ai-je pas gagné ma mort ? N'ai-je pas gagné mon suicide ? Est-ce que je dois continuer à me faire assassiner, à assassiner ? Où aller ? Pour vivre de quoi ? Avec qui ? Pour quoi ? Où aller sur cette terre ? Nous sommes trahis. Effroyablement trahis. Où es-tu, l'Autre ? Toi qui es toujours là d'habitude !

Où es-tu, toi qui dis toujours oui ? Réponds-moi maintenant ! Maintenant j'ai besoin de toi ! Où es-tu passé ? Voilà que tu n'es plus là tout d'un coup ! Où es-tu, toi qui réponds toujours ? Où es-tu, toi qui me refusais la mort ? Où est le vieil homme qui se faisait appeler Dieu ?

Pourquoi ne dit-il plus rien ?

Répondez !

Pourquoi ne dites-vous rien ? Pourquoi ?

Il n'y a donc personne pour répondre ?

Personne pour répondre ?

Personne pour répondre ? Personne ?

*Achévé d'imprimer
en mars 1997 sur les presses de
l'Imprimerie A. Robert
116, bd de la Pomme - 13011 Marseille*

Dépôt légal : avril 1997

COLLECTION MÉTRO

Wolfgang Borchert écrivit cette pièce en quelques jours durant l'automne 1946. Elle fut jouée pour la première fois le 13 février 1947 à la radio allemande. La première représentation théâtrale eut lieu le 21 novembre 1947 à Hambourg, dans une mise en scène de Wolfgang Liebeneiner. Le poète était mort un jour avant d'une tuberculose aggravée par les terribles conditions qui régnaient sur le front russe, où ses convictions antinazies l'avaient fait envoyer, malgré sa maladie. Toutes les compagnies qui comptent en Allemagne ont inscrit à leur programme cette pièce qui a cependant pour sous-titre : « Une pièce qu'aucun théâtre ne voudra jouer et que personne ne voudra voir ». Traduite en de nombreuses langues, elle a été tournée au cinéma par Wolfgang Liebeneiner sous le titre : *Liebe 47*.

Wolfgang Borchert est né à Hambourg le 20 mai 1921. Il est mort à l'âge de 26 ans, le 20 novembre 1947, à Bâle. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, son œuvre littéraire eut un incroyable retentissement. Après le succès de sa pièce, le poète quasi inconnu devint l'écrivain le plus célèbre d'Allemagne.

Diffusion Harmonia Mundi

Dépôt légal : avril 1997

ISBN : 2-87711-166-0

Prix : 70 F



9 782877 111669